

[>>> RETOUR AU SOMMAIRE](#)

Rédacteurs : Stéphane DELOGU - Daniel LAURENT - Prosper VANDENBROUCKE - Philippe PLOUGONVEN - Emmanuel DUBOIS - Philippe MASSE - Matthieu DUBOIS - Eric GIGUERE
- Pierre LUCE - Nathalie MOUSNIER

NUMERO 38 - SEPTEMBRE 2006

L'édito

DE STEPHANE DELOGU

Beau temps mer calme

Après avoir bruni nonchalamment sur les plages méridionales ou d'ailleurs, vous avez tranquillement repris le chemin du retour, finalement impatients de reprendre vos douces habitudes : forum, lecture, recherches historiques et nous en oublions. Vous vous êtes tapés la route en sens inverse en vous disant, repu de soleil, que l'avantage des vacances est de faire un break salvateur, pour reprendre le collier sans que rien de particulier ne se soit passé par ailleurs. C'est ce que tout le monde croit. et pourtant.

Robert aurait aimé que ce fichu mois de juillet soit synonyme d'inertie, mais il n'en fut rien. Il en a profité de la période estivale pour nous quitter sans faire de bruit, peut-être pour nous aider à avaler la pilule. Robert était plus connu sous pseudonyme de Blackdeath, il était l'un des piliers du forum, une valeur sûre et constante, un type foncièrement bien, quelqu'un qu'on aime retrouver autour d'une table en fer forgé, à l'ombre d'une saule pleureur, à l'heure de l'apéritif. en un mot, notre ami. Mais la saleté de faucheuse se fiche des types bien et de l'amitié. Elle a frappé Robert en plein mois de juillet, loin de ses potes du forum qu'il a fallu pincer pour croire à une ineptie pareille. On l'attendait en juin prochain, notre copain Robert, avec sa valise remplie de fous rires. Maintenant on devra s'en passer, mais la Faucheuse serait mal inspirée de croire qu'on va lui pardonner une saloperie pareille, ce qu'elle vient de faire est bien trop crade. De ton nuage, ne nous oublie pas, ami Bob. On se console péniblement en se disant qu'un peu de toi restera à jamais avec nous, en Normandie.

Elle n'a rien compris au film, la sale machine à dégommer ; elle est persuadée qu'il suffit d'emporter nos copains au delà de l'horizon et de partir comme une voleuse, heureuse et repue. Il n'en sera rien, on est encore là, nous, et on dira à la terre entière à quel point Robert était un type bien, qu'elle s'est trompée de candidat, qu'il s'agit d'une terrible bavure. On dira tout ça. On nous a piqué notre ami et ça, c'est impardonnable. On lui en réserve une bien bonne à la Faucheuse. Il va être plié de rire en voyant sa tête, Robert. Oui, Robert va bien rigoler, comme il le faisait tout le temps.

Ailleurs qu'en France, il ne s'est rien passé non plus. Sauf peut-être en Haïti, que Philippe Kieffer ne reconnaîtrait pas tant c'est devenu un caillou ou la misère se décline à tous les temps. L'histoire qu'on va vous raconter ne va pas vous faire davantage que la précédente. L'économie locale de ce bout de terre des Caraïbes a inventé deux produits locaux qui se négocient à des prix imbattables, le discount de la main d'oeuvre déjà bon marché. La bas, on les appelle les "Restavec" et les "Lapoursa", garçons et fillettes âgés d'une dizaine d'années au grand maximum, jetés en pâture à des salauds qui jamais n'ont été des enfants. Abandonnés de leurs familles, d'une société, d'un pays tout entier, ils crèvent tous les jours sous les coups, les privations de toutes sortes, au bon gré de leurs propriétaires. Ces gamins ne sont plus des gamins, ils sont tout sauf ça : main d'oeuvre, bêtes de sommes, martyrs des prédateurs qui marchent debout, bouts de misère promis à la misère éternelle. Pour mieux les utiliser on les fait bosser jusqu'à 18 heures par jour, pour un seul ersatz de repas suivi de quelques heures de sommeil à même le sol. Le pire est que le gouvernement Haïtien assiste les bras ballants à tout ça et a moins qu'on ne se trompe aucun de ses ministres ne souffre de troubles du sommeil. Ils devraient pourtant ne jamais fermer l'oeil tant ce qu'ils tolèrent est criminel. Il y a

LE COIN LECTURE

PHILIPPE PLOUGONVEN

La Combattante se fait désirer. de Eddy FLORENTIN



Eddy Florentin nous a habitué aux synthèses magistrales, avec " Stalingrad en Normandie " ou encore " Quand les alliés bombardèrent la France ". Il a cependant rédigé quelques ouvrages plus recentrés, tel " Les rebelles de la Combattante ".

Le livre est divisé en deux parties inégales ; la première (et la plus importante) retraçant " l'avant-Combattante ", c'est-à-dire le parcours et les motivations qui ont amené certains hommes à servir sur le destroyer La Combattante. Chaque parcours est pris individuellement et traité chronologiquement, en plusieurs fois. L'un des aspects intéressants de cette partie est le résumé plutôt clair et complet de l'histoire de la France Libre, enrichi par les témoignages de différents acteurs. On prend par exemple plaisir à (re)lire le récit de la libération de St Pierre et Miquelon.

Hélas, le proverbe " Trop d'amour tue l'amour " peut être adapté au cas présent. En voulant ratisser large, en voulant rassembler le maximum de témoignages, Eddy Florentin réussit à amener la confusion entre les noms, les récits, et les parcours. Pour pouvoir suivre chaque destinée, il faudrait presque que le lecteur se crée des fiches récapitulatives. La deuxième partie traite de la courte vie du destroyer " La Combattante ". Là-encore, beaucoup de témoignages et d'anecdotes ; tout ceci étant, cette fois, beaucoup mieux amené et mieux situé dans le contexte.

Eddy Florentin retombe sur ses pieds et cette partie est d'autant plus facile à lire. " Les rebelles de la Combattante " est donc plus un rassemblement de témoignages sur un certains nombres d'hommes ayant passé plusieurs années sur un même navire, se battant pour un même idéal. Même s'il n'atteint pas le niveau de " Stalingrad en Normandie ", il a le mérite d'être un ouvrage de synthèse parmi les plus sérieux sur l'histoire d'un navire FNFL et de son 2quipage.

Nécrologie

DECES DE TERENCE OTWAY
PAR STEPHANE DELOGU

quelques dizaines d'années, on a vaincu une bête immonde ce après quoi on a fait un beau feu de joie sur ses restes nauséabonds, parce qu'on était persuadés qu'elle était unique et que, de ce fait, c'en était fini d'Auschwitz et de ses clones. On s'est tous trompés, la bête ne meurt jamais, elle change simplement d'adresse. Enfin, dans le cas dont on vous parle, c'est un peu différent, Haïti c'est quand même pas la porte à côté, et puis dans ces pays là ils font tellement de gosses que la démographie galopante fera le penchant avec les *Restavec* et les *Lapoursa* trop tendres pour l'esclavage intensif. On peut toujours se dire un truc qui ressemble à ça pour se donner bonne conscience mais on craint que ça soit pas suffisant. On a oublié de vous préciser que leurs bienfaiteurs ont droit de cuissage, de vie et de mort sur eux, qu'ils se les refilent et se les revendent selon leur bon gré. Tout ça à quelques encablures du pays de l'Oncle Sam. Ils font quoi les Ricains, eux dont les pères sont venus se faire canarder chez nous pour leur idéal de justice et de liberté ? L'esclavage et le crime modernes sont ils à ce point différents de celui de Ravensbrück ou de Treblinka pour qu'on s'en fiche autant ? Un gamin de Port au Prince aurait il moins d'importance qu'un gamin de Varsovie ? Non. L'enfance est universelle, la mutiler est un crime sans nom où qu'elle se trouve. Notre seule victoire, c'est qu'aujourd'hui les enfants ne portent plus d'étoile jaune sur leurs pardessus. Mais pour autant, ça ne les empêche pas de mourir sous les coups de tortionnaires en Haïti. Le tout sous les yeux d'un gouvernement de fantoches corrompus, de l'Amérique du Nord qui détourne la tête pour ne pas avoir honte d'elle même et des nôtres, nous qui sommes tellement persuadés d'avoir terrassé la bête qu'elle nous rigole toujours au nez sans que nous ne l'entendions. Seuls quelques journalistes crient tout ça au milieu d'un désert, tout juste peuplé de petits électeurs dans notre genre, des types qui ne pèsent pas plus lourd qu'une moustache de lapin et qui finissent par se demander si la grandeur d'âme n'est pas finalement inversement proportionnelle au statut social. On aimerait avoir les épaules plus larges pour mettre un coup de pied dans cette fourmilière Haïtienne et soulager des gosses qui plus jamais ne seraient des *Restavec* et des *Lapoursa*, leur label *ad vitam æternam*, leur étoile jaune à eux. La bête est toujours vivante, quelque part dans les Caraïbes, trop loin pour nous l'entendions. C'est pour cette raison qu'elle s'est expatriée aussi loin de nos oreilles.

Chez nous, la rentrée a démarré malgré tout, les objectifs de l'année 2007 seront les journées du forum et la montée en puissance de notre organisation fédérative. Plus de partenaires, donc plus d'échanges et de trafic, une équipe d'administration encore plus étoffée et réactive, voilà ce qui va changer ou évoluer sur Le Monde en Guerre. Les journées du forum sont maintenant devenues le rendez vous annuel incontournable des passionnés d'histoire et de convivialité. Si il est encore trop tôt pour dévoiler nos batteries, la prochaine édition devrait renfermer de nombreuses très bonnes surprises : elle sera aussi synonyme de montée en puissance. Pendant trois ans, nous avons vécu en autarcie, presque en catimini sans nous rendre compte que ce qui se passe durant les journées du forum était un cas unique sur le web historique. Notre entreprise est maintenant connue et reconnue, il est donc tant de parler un peu de nous et de donner de l'envergure à notre aventure annuelle. Suivant le cours de nos idées, nous planchons actuellement sur une manifestation incluse dans nos journées, dont la repercussion devrait être très bénéfique à notre communauté, qui au fil des années s'est donné du poids sur la toile. Le meilleur exemple est que nous sommes maintenant mis à l'index des négationnistes, à qui, figurez vous, nous donnons de l'urticaire. Il n'est pas de plus belle récompense, c'est presque mieux qu'un prix Nobel et ça a l'avantage de décupler notre énergie. Au milieu de ceux qui nous quittent et des gamins qui souffrent, notre seule arme est notre envie de toujours faire mieux, pour faire grandir notre petite communauté et lui donner un jour la capacité de retenir nos copains et apaiser la misère des enfants-esclaves. C'est peut être peu, mais ce sera toujours mieux qui restent les bras ballants. Car l'inertie du mois d'août est la pire : sous des allures de rêves marins, elle vous endort et vous déconnecte de tout : de ceux qui meurent malgré leur rage de vivre et de ceux qui vivent alors qu'ils préféreraient ne plus être en ce bas monde. De tous ceux qui auraient besoin d'un petit coup de pouce, mais en pleine période estivale, où il ne se passe jamais rien.

Comme on vous l'a susurré, depuis l'article évoquant Oradour sur Glane et sa tragédie, (Cf. numéro de juin 2006), on a maintenant les négationnistes aux trousses, ce qui ne nous déplaît pas. Ça prouve au moins que le mag reste dans le ton. Tant qu'on donnera des insomnies aux massacreurs de l'Histoire, on sera tenté de penser que notre mission est remplie. Pour confirmer nos dispositions, l'équipe vous propose ce mois-ci des articles sur des événements qui



Photo IWM

Né en juin 1914 au Caire, le Lieutenant Colonel (CR) OTWAY s'est éteint le 23 juillet 2006 à l'âge de 92 ans. Après avoir intégré la Royal Military Academy, à Sandhurst (Angleterre), il obtient le grade de Sergent et se retrouve affecté à sa demande au Royal Ulster Rifles. Sa carrière le conduira successivement à Shanghaï, à Hong Kong et en Inde. Ses brillants états de service font qu'il est nommé au grade de major (commandant) en 1940. En juillet 1943, il rejoint de nouveau le Royal Ulster Rifles qui vient d'être intégré à la **6th British Airborne**, où on lui confie le commandant d'une compagnie, puis finalement du 9th Bataillon avec le grade de Lieutenant Colonel. Il devient célèbre durant la nuit du 5 au 6 juin 1944 en dirigeant la prise de la **batterie de MERVILLE**, tour de force accompli avec seulement trente pour cent des 750 parachutistes de son bataillon. Ceci restera l'un des actes les plus héroïques du Jour J.



Photo Ron Jensen

Il prendra sa retraite militaire en 1948 mais ne cessera de s'occuper de ses anciens soldats et de leurs veuves. En 1997, la commune de Merville Franceville (Calvados) érigea un buste à son effigie. Terence OTWAY restera l'un des héros du 6 juin 1944.

JEAN COUTURIER NOUS A QUITTES PAR STEPHANE DELOGU

Après le Père Rene de Naurois et Francis Guezennec, **Jean Couturier** est le troisième vétéran du commando Kieffer à tirer sa révérence en cette année 2006. Engagé dès 1938, il commence sa carrière maritime à l'école des Mousses de Brest avant de gagner le contre torpilleur l'Adroit, à bord duquel il participe au débarquement de Narvik en avril 1940, puis est naufragé en mai 1940. Il servira ensuite sur l'Algérie puis le sous marin Casabianca. Il rejoint le **COMMANDO KIEFFER**, avec lequel il débarque le 6 juin 1944 à COLLEVILLE MONTGOMERY : il est alors radio de l'enseigne de vaisseau Alexandre LOFI, futur compagnon de la Libération. Il est blessé lors de la réduction des pillboxes de la plage de Riva Bella à OUISTREHAM 14.

n'ont, au point de vue négationniste, jamais existé : La Shoah, l'enfer du Slot, la formation des poches de résistance, l'invasion de la Pologne. Faudra qu'un jour on leur fasse plaisir en publiant des torchons qui vous expliqueront à quel point l'oncle Adolf était visionnaire, que la chambre à gaz d'Auschwitz n'était qu'une vulgaire chambre froide ou bien encore que Himmler est le fondateur de l'Europe économique d'aujourd'hui. On tentera l'expérience un jour, c'est promis, faut juste qu'on trouve quelques kilos de plantes hallucinogènes pour nous donner de l'inspiration et une fosse à lisier pour stocker nos articles une fois bouclés. Au mois prochain

Mémorial de Bayeux

Notre équipe a visité pour vous le musée mémorial nouvelle formule



DR

Fermé pendant plusieurs mois consécutivement au départ du précédent conservateur, M. *Benamou*, le Musée Mémorial de Bayeux est de nouveau ouvert au public depuis la mi-mai 2006. Pôle majeur de l'Espace Historique de Normandie depuis des lustres, nous ne pouvions faire autrement que de visiter les lieux nouvellement réaménagés et vous faire part de nos premières impressions. S'il a conservé une structure privée, le musée mémorial nouvelle formule est dorénavant entièrement piloté par la mairie de Bayeux, mais en revanche a conservé sa précédente surface d'exposition de 2000 m².

En tout premier lieu, dire que l'accueil n'est pas des plus souriants est un doux euphémisme. Malgré l'impression diffuse de déranger, nous poursuivons notre visite ; nous ne nous sommes pas déplacés pour rien, que diable !. La première salle propose une rétrospective intéressante des préparatifs de la Bataille de Normandie sous forme de panneaux et se trouve agrémenté d'une vitrine ou des souvenirs de l'époque sont présentés. Cette formule didactique, quoique manquant d'un soupçon d'interactivité n'est pas superflue. La visite se poursuit de manière chronologique, abordant l'ensemble des opérations autant en secteur Américain qu'Anglo Canadien. Les panneaux explicatifs sont précis, utiles et de présentation soignée. Quelques mannequins meublent un peu les larges espaces laissés béants par la disparition des collections précédentes. Enfin, une dernière salle renferme plusieurs matériels tel que Half Track, Bren Carrier, PAK 40, 88mm antiaérien, 40mm Bofors, le tout complété par un diorama qui existait déjà dans l'agencement antérieur. L'ensemble est soutenu par un film d'une durée de 25 minutes retraçant la totalité de la Bataille de Normandie ; pour notre part, nous n'avons pas remarqué les documents audiovisuels inédits annoncés par ailleurs. Aurions nous dormi pendant la projection ?



JEAN COUTURIER EN JUIN 2004 DEVANT LA TOMBE DU COMMANDANT KIEFFER (Photo S.Delogu)

M. COUTURIER sera démobilisé en 1946, mais restera fidèle à l'amicale des Commandos dont il sera le porte drapeau durant de nombreuses années. Retiré sur l'Ile de la Réunion, il restait toujours très actif, au contact constant des lycéens et collégiens, à qui il ne se lassait pas d'apporter son témoignage. Chaleureux et simple, M. COUTURIER était toujours disponible : il fut le premier vétéran à avoir accepté notre invitation aux journées du forum, lors de l'édition de 2004. Jean était plus qu'un vétéran, il était un ami fidèle.

AVIS DE RECHERCHE

Certains collectionneurs sont sans scrupules ni respect, leur cupidité semble n'avoir aucune limite. La ville de **Blonville-sur-Mer** dans le Calvados a été victime du vol de ses plaques commémoratives de la Libération de la commune par la Brigade Piron en 1944, ce au cours du week-end des 22 et 23 juillet 2006. Rappelons d'ailleurs qu'au cours du mois de mai 2006, le petit musée du [Site Hillman](#) de COLLEVILLE MONTGOMERY avait été cambriolé et qu'en autres choses, une tenue complète de fantassin Britannique de la 3ème D.I avait été volée.

En cas de découverte ou pour tout renseignement, veuillez prendre contact par E-mail avec

carto14@wanadoo.fr

Ci contre, photographie des plaques dérobées.



On the Web

DE MATTHIEU DUBOIS



<http://ww.omaaha-beach.info>



BREN CARRIER AUX COULEURS DE LA 7ème DB. ON REMARQUERA LES ESPACES VIDES EN ARRIERE PLAN, CONTRASTE SAISSANT AVEC LA MULTITUDE DE MATERIELS, ARMEMENTS, SOUVENIRS ET DOCUMENTS PRESENTES PAR L'ANCIEN MUSEE. DR

Notre impression finale est très donc mitigée : peu ou pas d'interactivité, des espaces d'exposition qui sonnent tristement le creux, Un fond documentaire d'époque réduit à une peau de chagrin , de rares mannequins épars, le tout à peine relevé de quelques véhicules somme toutes très courants. Ce qui, finalement, est très décevant pour un musée de cette envergure. Pas de quoi grimper aux rideaux donc, d'autant que le personnel, nous l'avons dit nous a laissé une désagréable surprise , à mi chemin entre la parfaite transparence et un contact pour le moins austère. Le nouveau musée Mémorial, s'il profite de la totalité de l'infrastructure précédente, est donc bien loin de l'égaliser en qualité et en quantité. Nous accorderons toutefois un joker à la nouvelle équipe partant du principe que Paris ne s'est pas fait en un jour et qu'au regard de nous avons vu, on ne peut que faire mieux.

Musée Mémorial de la Bataille de Normandie

Boulevard Fabian Ware 14400 BAYEUX

Tél. : 02 31 51 46 90 Fax : 02 31 51 46 91

Ouvert de mai à fin décembre. 6.5 euros adulte. 3 euros enfants de - 10 ans

BATAILLES N°17 - LA WERMACHT PERD LA NORMANDIE



Fidèle à son habitude, Yves Buffetaut nous propose un passionnante rétrospective des combats des premiers jours d'août 1944 en Normandie. Outre une belle rétrospective de la contre attaque de Mortain, Batailles livre pêle mêle plusieurs dossiers : la 3rd Armored Division en Normandie, la 3rd US Army, la cavalcade de la Division Leclerc, Opération Cobra sans oublier un magnifique article de Didier Lodieu sur le Fallschirmjäger Regiment n° 6 en Normandie. Ce numéro est donc à se procurer d'urgence pour tous ceux d'entre nous, passionnés de la Bataille de Normandie.

Vendu en kiosque 6.50 euros

Le site du mois de Septembre est consacré au travail institutionnel entrepris par Gilles BADUFLE (professeur d'histoire/géographie de l'académie de Caen) autour d'une des illustres et plus tragiques plages du débarquement : celle d'Omaha Beach. « Omaha Beach Mémoires » est un site à but pédagogique et civique, notamment à l'attention du « grand public » mais également à destination des enseignants et de leurs élèves. Expliquer simplement et clairement les événements et les hommes pendant une période précise, les années 39/45 de la deuxième guerre, en un seul lieu historique "Omaha Beach", en fournissant une abondante iconographie, tel est la finalité de ce site, ouvert en 2003.

Comme l'annonce et l'énonce l'auteur, OMAHA – et elle seule - est présentée à l'internaute. Toujours du point de vue allié – américain - et en rapport avec le débarquement. Toutefois, et afin de mieux comprendre les événements passés, le contexte historique est analysé et présenté par le biais des nombreuses rubriques. Pourtant, et à l'inverse des autres sites présent sur la toile traitant du même sujet, le site ne fournit aucun renseignements touristiques et publicitaires (toutefois, des ressources culturelles et historiques locales sont citées et commentées).

On peut simplement regretter que le menu de la page d'accueil soit si abondant, car il crée un sentiment premier de perte. Mais force est de constater qu'au moins, vous saurez tout sur ce lieu chargé d'Histoire. Et d'ailleurs, ceci pourra être mis en pratique à travers plusieurs tests, étudiés en différents niveaux, mais également au travers des divers jeux disponibles.

On notera simultanément l'investissement plus que certain et admirable du webmestre, et le contenu établi, qui se révèle être un atout de taille. A ne pas manquer donc !

Partenaires

MAGAZINE DU SITE NORMANDIE 44 LA MEMOIRE DE PHILIPPE CORVE



>>>DECOUVRIR LE MAGAZINE DE NORMANDIE 44 LA MEMOIRE

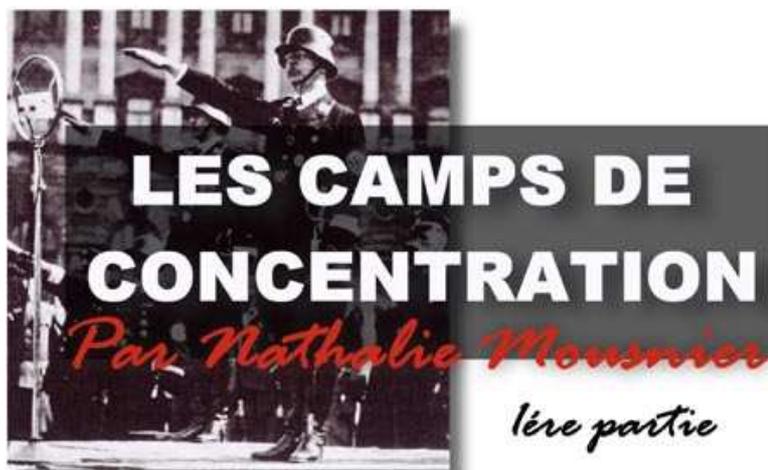
LE JOURNAL DU SITE HISTOQUIZ



>>> DECOUVRIR LE JOURNAL HISTOQUIZZ DE PIERRE CHAPUT

Modératrice de notre forum, Nathalie Mousnier est spécialisée dans l'histoire des camps de concentrations. Elle vous propose , pour ce premier article, de mieux faire connaissance avec la machine à tuer nazie, dont Dachau fut la première expression.

Dès février 1933, les SA ouvrirent des « camps sauvages » dans des usines, des entrepôts désaffectés pour y interner les



ennemis du régime : communistes, socialistes, militants chrétiens, pacifistes... Fin mars, fut créé près de Munich le camp de Dachau, qui, bientôt pris en main par les SS, servira de modèle à tous les camps de concentration nazis. Suivirent d'autres camps dont Orianenbourg (qui deviendra un camp satellite de Sachsenhausen en 1936), près de Berlin. Après la « Nuit des longs couteaux » (du 29 au 30 juin 1934), les camps de concentration furent érigés en système d'État dont la gestion et la garde furent confiées aux SS, qui, prétendant « rééduquer » les détenus par le travail, implantèrent les camps à proximité de centres de productions ou centres d'exploitations (carrières, mines, forêts...) afin de pouvoir tirer profit du travail forcé imposé aux internés.

C'est ainsi que furent choisis les emplacements de nombreux camps comme Buchenwald, Mauthausen, Flossenbürg... À partir de 1937, le principe de l'internement lié à l'épuration politique de la société allemande, devint également le moyen de procéder à l'épuration sociale : furent désormais internés, aux côtés des opposants politiques, les « asociaux » (vagabonds, Juifs ayant un casier judiciaire, homosexuels, Tziganes, témoins de Jéhovah...) et les criminels de droit commun. Suite à l'Anschluss, puis à la mainmise sur la Bohême Moravie, la population des camps allait peu à peu s'internationaliser dès 1938 et les « internés » devenir des « déportés ».

Après le pogrom de la « Nuit de Cristal » (du 09 au 10 novembre 1938), pour la première fois 35 000 Juifs allemands furent internés en tant que Juifs, essentiellement à Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen, puis libérés progressivement en échange d'une preuve d'émigration rapide.

Le déclenchement de la guerre accéléra l'expansion du système concentrationnaire nazi : des détenus étrangers affluèrent dans les camps, d'abord des Tchèques, des Polonais, puis des prisonniers de guerre russes et enfin des déportés venus de tous les pays occupés. Tandis que de nouveaux camps de concentration étaient ouverts en Allemagne (Neuengamme, Dora...), d'autres ouvrirent hors du territoire allemand, sur les territoires annexés de l'Autriche (Mauthausen) en 1938, de la Tchécoslovaquie (Theresienstadt) en 1939, de la Pologne (Auschwitz et Majdanek) en 1940, de la France (Struthof-Natzweiler) en 1941.

En 1942, les nazis s'engagèrent dans une guerre totale et les grandes entreprises allemandes disputèrent alors aux S. S. l'exploitation des concentrationnaires pour alimenter leur effort de guerre. Ce fut le début des déportations massives qui affluèrent de tous les pays occupés pour répondre aux besoins toujours plus pressant de main d'œuvre. En effet, à la logique économique, au souci de rentabilité et à l'organisation rigoureuse des camps, s'opposaient les conditions de vie et de travail imposées à ces armées d'esclaves, qui outre le travail forcé, devaient aussi subir les brutalités, la famine, les maladies et l'arbitraire des gardiens. Les taux de mortalité dans ces camps atteignaient parfois des proportions inouïes et seul l'apport en masse de nouveaux déportés permettait de palier momentanément aux pertes. Ainsi, la fonction d'exclusion des premiers camps de concentration fit place à une fonction pseudo économique fondée sur le travail forcé.



LIBERATION DU CAMP DE DACHAU EN 1945

Mais l'année 1942 allait également voir l'apparition d'un nouveau type de camp, les centres d'extermination, dont la vocation était «

simplement » la liquidation physique de tous les Juifs et des Tziganes d'Europe. Dès l'invasion de la Pologne, les nazis, radicalisant leur politique antijuive, regroupèrent les Juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Bohême et de Pologne dans les ghettos du Gouvernement général (Pologne annexée), et notamment à Varsovie. Puis, le 22 juin 1941, le déclenchement de l'opération Barbarossa vit l'émergence d'un nouveau type de guerre. Fondée sur l'anéantissement de l'ennemi, en l'occurrence la destruction du bolchevisme et l'extermination du judaïsme, elle vit la création de quatre groupes d'intervention mobiles, les Einsatzgruppen, qui n'avaient pour tout objectif que la liquidation immédiate et systématique des cadres du parti communiste et des Juifs d'Union soviétique. Ces unités SS, déployées le long de la ligne de front, massacrèrent en quelques mois plusieurs centaines de milliers de civils, parmi lesquels une grande majorité de Juifs.

Après la ghettoïsation et les exécutions sommaires, les principaux dirigeants du parti nazi décidèrent de procéder à la liquidation physique de tous les Juifs d'Europe. L'extermination commença en décembre 1941 au camp de Chelmno avec l'utilisation de camions à gaz, puis, après la conférence de Wannsee, des camps d'extermination furent ouverts sur le territoire du Gouvernement général à Belzec, Sobibor et Treblinka, ou implantés dans des camps de concentration existants à Majdanek et à Auschwitz. Dans ces camps, des millions de Juifs et des milliers de Tziganes, furent assassinés dans des chambres à gaz par l'utilisation d'un puissant insecticide, le Ziklon-B, ou du monoxyde de carbone, dans le cadre de ce que les nazis appelèrent « la solution finale à la question juive en Europe ».



"LE TRAVAIL REND LIBRE" ANNONCE CYNIQUEMENT LE PORTAIL PRINCIPAL DU CAMP DE MAUTHAUSEN

Typologie des camps nazis

La grande majorité des camps nazis, quelque fut leur fonction, étaient installés sur le territoire du Grand Reich, c'est-à-dire sur le territoire de l'Allemagne d'avant-guerre et sur les territoires annexés aux pays vaincus à partir de 1938. Quelques camps de concentration furent également implantés sur des territoires occupés et non annexés (Pays Baltes, Ukraine).

La typologie officielle fait état de :

4 centres d'extermination : Chelmno, Belzec, Treblinka et Sobibor, dont le but était de tuer industriellement les gens qui y étaient envoyés. Les nazis effectuaient un tri des personnes déportées dès leur arrivée : quelques personnes étaient épargnées temporairement pour effectuer les tâches de fonctionnement du camp (destruction des corps des déportés assassinés ; récupération des effets personnels ayant appartenus aux personnes exterminées qui étaient réexpédiés en Allemagne...). Toutes les autres personnes étaient systématiquement gazées dès leur arrivée. La mortalité était donc extrêmement élevée puisque la mise à mort des déportés était le seul but de ce type de structure.

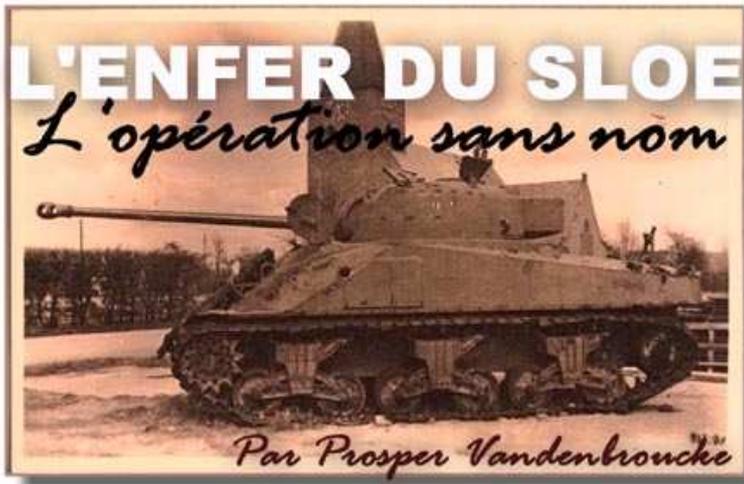
2 camps mixtes : Auschwitz-Birkenau et Maïdanek-Lublin. Dans ces camps il y avait la partie concentrationnaire (Auschwitz et Lublin) où les déportés travaillaient jusqu'à épuisement et la partie extermination (Birkenau et Maïdanek) où les prisonniers trop faibles pour travailler étaient envoyés pour être gazés souvent dès leur arrivée.

Les camps de concentration (Konzentrationslager ou K.Z.) : installation de détention où était enfermée toute personne considérée comme gênante pour le pouvoir. La plupart des camps de concentration devinrent des camps de travail forcé et administraient une nébuleuse de camps extérieurs souvent appelés Kommandos. La mortalité y était très forte en raison des conditions de vie, du travail, de la sous-alimentation et de pseudos expériences scientifiques.

Devant le tribunal de Nuremberg, le général SS Pohl a dressé la liste des principaux camps de concentration, dits « camp central » : Auschwitz (qui comptait 51 camps extérieurs, dont Birkenau et Monowitz) ; Bergen-Belsen, Buchenwald (151 camps extérieurs) ; Dachau (122 camps extérieurs) ; Dora (23 camps extérieurs) ; Flossenbürg (95 camps extérieurs) ; Gross Rosen (77 camps extérieurs) ; Maïdanek (3 camps extérieurs dont Lublin) ; Mauthausen (67 camps extérieurs) ; Natzweiler-Struthof (62 camps extérieurs) ; Neuengamme (99 camps extérieurs) ; Papenburg (29 camps extérieurs) ; Ravensbrück (31 camps extérieurs) ; Sachsenhausen (67 camps extérieurs dont Orianenburg) ; Stutthof (32 camps extérieurs).

Les **centres d'euthanasie** où, dès 1939, des Allemands dont la vie était décrétée « indigne d'être vécue » (malades incurables, handicapés moteurs et/ou mentaux...) étaient assassinés par gazage ou injection létale. Les principaux centres d'euthanasie étaient implantés à Bernburg, Brandenburg, Grafeneck, Hadamar, Hartheim et Sonnenstein. Une partie des détenus du système concentrationnaire nazi, devenus inaptes au travail, furent gazés dans ces centres.

Les camps de prisonniers (Kriegsgefangener - prisonnier de guerre – ou K G) : oflags pour les officiers et stalags pour les hommes du rang. Ces camps, qui se comptent par centaines, jouissaient du privilège d'être accessibles à la Croix-Rouge et d'être (théoriquement) régi par les accords de Genève.



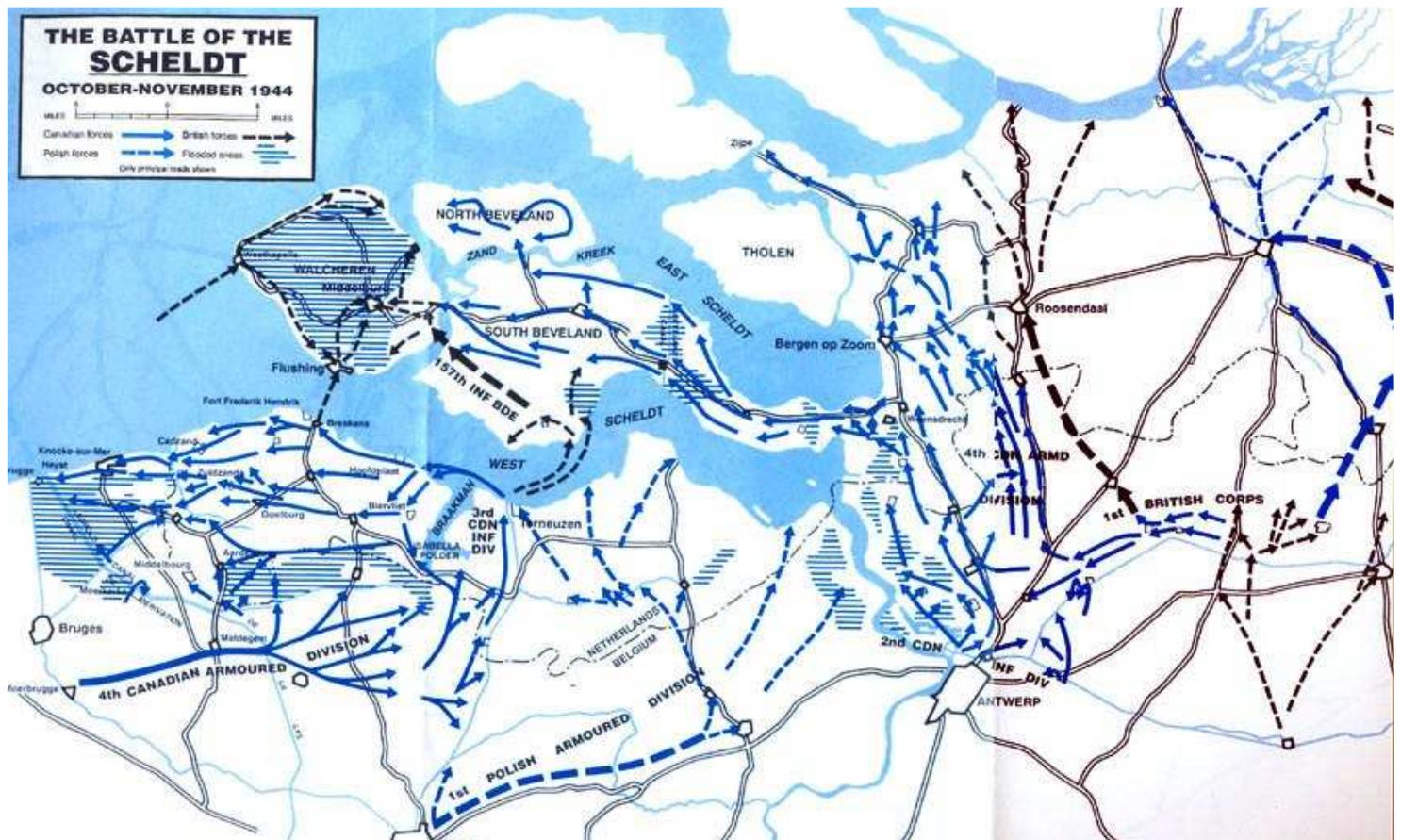
1ère partie

I - Un peu de géographie

L'opération sans nom se déroula à la fin de la campagne nécessaire pour nettoyer les rives de l'estuaire de l'Escaut des troupes Allemandes qui les occupaient et empêchaient ainsi l'accès de la navigation alliée au grand port d'Anvers. A cette époque, c'est à dire à l'automne de l'année 1944, le delta de l'Escaut était encore un vrai delta. Ni le *Brouwerdam*, ni le *Veersedam* n'existaient, et le « lac » de Veere s'ouvrait en direct sur la mer du Nord. La Zélande n'était pas encore l'opulente province agricole, huîtrière, industrielle et touristique que nous connaissons aujourd'hui. Ses huîtres étaient déjà fameuses, mais son industrie se limitait à quelques chantiers navals et si sa production laitière et sa pêche étaient d'une certaine importance on ne pouvaient pas les qualifier d'industrielles, quand au tourisme naissant, il était encore très limité. Si le réseau routier était bon et bien entretenu selon les bonnes traditions de l'administration néerlandaise, il n'y avait bien entendu aucun autoroute pour atteindre Zierikzee ou Veere qui n'étaient alors que de petits ports de pêche et pas les grandes marinas de yacht blancs de la fin du siècle.

Dédié à la mémoire du Pilot Officer Camille de Saint Aubin - RAFV-349 (Belgian) Squadron – abattu par la flak le 24 octobre 1944 à Cadzand.

Au plan géographique, elle était aussi très différente. Les trois de ses îles situées au nord de l'Escaut Occidental, Walcheren, Noord et Zuid Beveland étaient encore de vraies îles, même si la dernière n'était plus qu'un canal maritime qui la séparait de la terre ferme à son extrémité orientale. Par contre à son extrémité ouest elle était encore séparée de Walcheren par un petit bras de mer dénommé le *Sloe*. Long d'environ 7 kilomètres et large d'un bon kilomètre à sa partie la plus étroite, le *Sloe* était un petit bras de mer qui se découvrait aux plus basses marées pour laisser apparaître une énorme zone de vase où il était téméraire d'oser pénétrer. Le *Waterstaat* y avait construit une haute digue rectiligne (le *Sloedam*) sur laquelle on avait posé une voie de chemin de fer et une étroite route parallèle permettant d'accéder à Flessingue et Middelburg à pied sec. Walcheren n'était donc plus une île au sens strict du terme mais peu s'en fallait.

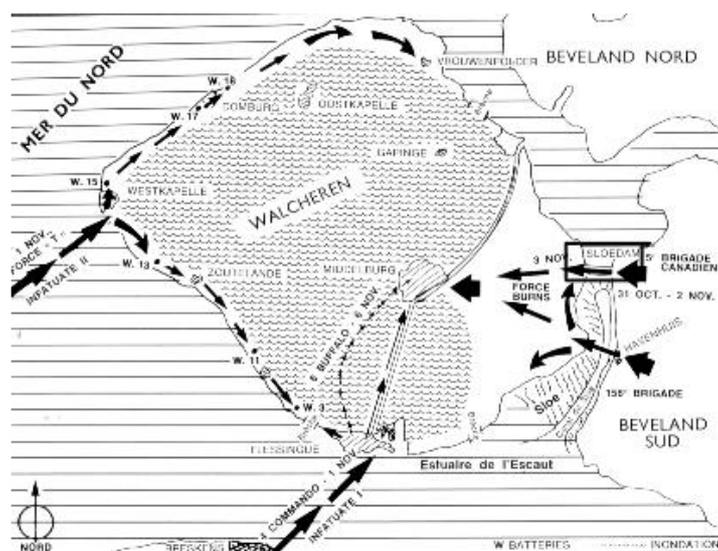
II – De la Normandie à Anvers.

Le dimanche 4 septembre 1944, par une très belle journée d'été finissant, la ville, avec le port, d'Anvers est libérée. « Miraculeusement » comme certains osent parfois l'écrire, mais de manière plus exacte, grâce à la prévoyance et à la préparation de la Résistance et à la compétence et à l'héroïsme de certains de ses membres. Rien de miraculeux en fait, mais bien une somme de dévouements divers, de coordination bien pensée entre plusieurs organisation et peut-être un peu de chance. Mais la chance n'aide-t-elle pas de préférence ceux qui commencent par s'aider eux-mêmes ? Des initiatives heureuses aussi. La moindre de celles-ci n'étant certes pas l'intervention du lieutenant

Belge Robert Vekemans qui parvint à intercepter les chars de tête du 3 RTR (1) lancés sur l'autostrade** d'Anvers . Il parvint aussi à convaincre le major Dunlop qui commandait cette avant-garde de se laisser guider vers une route détournée et non observée des Allemands qui tenaient en force le grand pont de Boom et d'atteindre ainsi le petit pont d'Entschodt qui traverse le Rupel à Klein Willebroek en amont du centre de Willebroek et qui n'était pas gardé par eux. Le franchissement rapide du Rupel et la tête de pont établie sur le champ permettant ainsi de prendre à revers et à neutraliser les forces ennemies qui gardaient le grand pont de Boom puis de foncer vers la Métropole. Pour les alliés, la libération de la ville et des son port pratiquement intact et pouvant redevenir opérationnel dans des délais très brefs, est un cadeau du ciel qui dépasse leurs plus belles espérances. Elle intervient au jour J + 90 du débarquement , alors que le tableau de marche originel du S.H.A.E.F. plaçait les troupes alliées sur la ligne Le Havre – Paris - Orléans –Tours – Nantes à cette date ! Cette réussite va provoquer une sorte de crise qui reste encore aujourd'hui un sujet de discussion pour beaucoup d'historiens. En effet le Field Marshall Bernard Law Montgomery, tout juste promu à ce rang depuis quatre jours, est ébloui par l'avance éclair de son 21st.Army Group depuis la traversée de la Seine, et commence à espérer la fin de la guerre pour la Noël. L'idée de foncer vers Berlin au travers des plaines de l'Allemagne septentrionale, et par le cœur de la Ruhr l'obsède, et tout lui fait penser qu'une telle offensive peut réussir. Mais son « patron » Dwight D.Eisenhower, le commandant en chef du S.H.A.E.F. est bien plus prudent. Son premier et principal souci du moment est d'assurer la logistique de l'ensemble de son armée.

Car l'allongement extraordinaire des lignes de communications au départ de la Normandie rend de plus en plus problématique la logistique des forces combattantes. Leur ravitaillement en armes ,munitions, approvisionnement et carburant au départ d'Arromanches exige de plus en plus de charroi, donc de carburant, de temps, donc de pertes et d'organisation.. Les soucis d'Eisenhower sont d'ailleurs partagés par son chef des opérations navales, l'amiral Anglais Sir Bertram Ramsay. Même les historiens défenseurs de Montgomery s'accordent à souligner qu'il n'avait pas attaché assez d'importance à l'utilisation d'Anvers et de son port. Car ne l'oublions pas, le port d'Anvers était libre et intact, mais à quoi pouvait-il bien être utile tant que les rives de l'embouchure de l'Escaut étaient tenues par les forces Allemandes ? Il n'entre pas dans le cadre de cet article, ni dans les compétences de l'auteur, de rechercher qui avait raison...Mais avec le recul du temps, et la connaissances des événements qui s'en suivirent , on peut penser qu'il n'aurait pas été facile à Montgomery, même avec la mise à sa disposition du puissant groupe Anglo-Canado-Américain qu'il demandait, de réussir la « blitzkrieg » qui l'aurait amené à Berlin pour la Noël. . Peut-être même que cette opération aurait pu mettre en difficulté les forces alliées du front occidental , mais ne tombons pas dans l'histoire fiction ! Pour tenter de mieux comprendre les relations personnelles, qui étaient bonnes, entre les deux hommes, on peut rappeler que Montgomery avait une bonne expérience de tacticien et de commandement au combat. Eisenhower, de son côté, était plutôt un général « politique », dans le meilleur sens du terme, une sorte de général homme d'état en quelque sorte. Il avait prouvé sa valeur en ce domaine sur le théâtre de guerre Méditerranéen, et ceci le mettait d'ailleurs parfaitement à sa place de commandant suprême du S.H.A.E.F. Avant le 18 août les opérations sur le continent étaient commandées par Montgomery en temps que commandant du 21ème. groupe d'armées qui comprenait la 2ème armée Britannique commandée par lieutenant général M.Dempsey, et la 1ère.armée US aux ordres du lieutenant général Omar Bradley. Ce qui mettait donc ce dernier sous les ordres de Monty. Cette situation avait été bien acceptée par la presse Américaine pour les opérations du débarquement, mais la prise d'Avranches le 30 juillet par la 4th.US.division et la traversée de la Sélune à Pontaubault le jour suivant qui avait permis à la 3ème Armée US du fameux Patton de se déverser sur les arrières allemands, avait changé la donne. Le général Eisenhower, sous l'impulsion du général George Marshall ,allait donc devoir se décider à prendre le commandement sur le terrain.

Ike était un homme honnête et de caractère modeste. Il se consacrait toujours, aussi bien par son entraînement que par son tempérament , aux tâches pour lesquelles il était superbement qualifié : l'établissement des conditions politiques et logistiques des plans conçus par ses chefs de départements et ses généraux en action sur le théâtre des opérations. Sur les plans stratégiques et tactiques, il préférerait se limiter à déterminer les grands objectifs et les grandes lignes de conduite et à agir ensuite en tant qu'arbitre ou de coordinateur. En plus il avait une nette conscience de son manque d'expérience dans la conduite tactique de grandes unités du niveau Armée ou Corps d'Armée. Et, il est presque certain qu'il en ressentait un léger complexe d'infériorité professionnelle vis à vis de deux hommes comme Patton et Montgomery. En fait les plans originaux pour la suite des opérations, les armées alliées une fois définitivement établies, consistaient en une poussée générale et un élargissement généralisé du front. Mais Hitler, avec son obstination bien connue, avait changé les données du problème, en tentant contre l'avis de ses généraux sur le terrain de couper les Américains à Avranches, ce qui n'avait réussi qu'à provoquer l'encercllement et l'anéantissement du noyau des ses meilleures troupes dans la région de Falaise. La Blitzkrieg se retournait alors contre lui, car en 1944, on l'oublie encore trop souvent, l'armée Allemande est encore une armée à pied qui doit encore se déplacer par train. Seules les divisions blindées sont motorisées, et encore bien moins que leurs équivalentes alliées. Dans les divisions d'infanterie, la plus grande partie des matériels et de l'artillerie sont encore à traction hippomobile !



C'est ici que naît la grande controverse qu'on peut schématiser comme suit : Montgomery pense à une poussée concentrée vers le Nord pour éliminer les armes V en prenant les Allemands de vitesse saisir les côtes de la Manche , se diriger vers Anvers et ensuite vers la Ruhr. Ceci impliquerait un ralentissement de l'aile droite, donc Américaine , vers les Vosges et la Sarre afin de disposer de suffisamment de forces pour la poussée vers le nord, dans laquelle les Américains marcheraient sur Bruxelles puis Aix la Chapelle en appuyant leur flanc droit sur les Ardennes.. C'est l'option que le général Britannique présente à Eisenhower lors d'une réunion le 23 août. Ce dernier l'avise qu'il entend toujours s'en tenir à une avance sur un large front, qu'il est essentiel que la 3ème.armée de Patton fasse sa jonction avec les forces montant du sud de la France, et que les deux groupes d'armées allant alors avoir à opérer sur deux théâtres distincts, il entend prendre personnellement le commandement en main à partir du 1er.septembre. Montgomery restera donc le chef du 21th group jusqu'à cette date mais après il sera aux ordres directs d'Eisenhower.

Au moment de la percée de la Seine, le général Montgomery envisageait de lancer une opération aéroportée pour saisir les traversées de l'Escaut dans la région tournaisienne, mais la rapidité de l'avance de la 2ème armée rendit cette opération inutile. Et c'est donc tout naturellement qu'il souhaite utiliser ses forces aéroportées qui rongent leur frein dans leurs bases Anglaises pour appliquer sa stratégie de la poussée vers l'Allemagne de la Ruhr au moment où ses troupes arrivent à Anvers. Après la percée sur la Seine, et la montée rapide vers le Nord, un fait important «échappa» au commandement allié en général, la 15ème armée allemande se retirait lentement le long de la côte de la Manche, puis de la mer du Nord. Son commandant, le général von Zangen, tout en laissant des garnisons pour bloquer les ports, parvint, par sa tactique brillante, à sauver ses troupes de l'encerclement. Ces troupes qui parvinrent non seulement à se retirer en grande partie sur l'île de Walcheren, mais à se fixer à Zeebrugge et en se retranchant derrière le canal Léopold à créer une poche sur la rive gauche de l'estuaire de l'Escaut et qu'on allait appeler la poche de Breskens.

(1) 3rd.Royal Tank Regiment, un des trois régiments de chars de la 11th.Armoured Division, les deux autres étant le 23rd.Hussars et la 2nd.Fyfe and Forfar Yeomanry.

(2) « L'autostrade d'Anvers » était alors l'expression populaire et courante pour désigner la route à deux bandes de circulation N 1Bis entre Meise et Boom devenue longtemps plus tard l'autoroute A12.

III – La libération d'Anvers, ses conséquences et la situation générale.

Le 4 septembre au soir les Anversoises fêtaient leurs libérateurs et pourchassaient les collaborateurs dans une atmosphère de liesse ponctuée par le bruit des coups de feu tirés par les snipers encore nombreux dans la ville et dans les docks. A ce moment, personne dans les autorités alliées, même les plus optimistes ne pensaient que les installations portuaires Anversoises pouvaient être intactes., et qu'aucune grue, aucune écluse n'avaient sauté, ni même que les derniers Allemands qui avaient encore la possibilité de certaines destructions puissent y faillir ! La veille et le jour même de leur libération, les Bruxellois avaient vu défiler à travers leur ville les tristes fuyards d'une armée défaite. Pas les Anversoises qui avaient littéralement vu surgir leurs libérateurs à l'entrée de leur ville mais qui sentaient la grande victoire que la Résistance avait remporté par son admirable organisation et coordination. La nuit fut d'ailleurs très difficile pour les soldats anglais aidés par les résistants pour prendre possession de tous les docks et entrepôts. Le général major Comte von Stolberg commandant la garnison fut fait prisonnier. Il justifia la défaillance de ses troupes à détruire le port par l'action de la Résistance mais on peut penser qu'il aurait pu y parvenir malgré l'héroïsme des résistants si en méjugeant les mauvaises nouvelles de Normandie, il ne s'étaient pas mis trop tard à préparer les destructions et n'avait pas prévu une si rapide arrivée des blindés anglais à Anvers. Le 5 septembre 1944, la 7th Armoured Division (les fameux Rats du Désert) libéraient la ville de Gand et le long de la côte la 15th.Armée allemande se traîne comme elle peut vers le nord, et son commandant, le général von Zangen craint d'être piégé entre la côte et l'Escaut. Mais ici, on ne s'y est même pas pris trop tard : la Deuxième armée n'avait pas de plan pour Anvers, et von Zangen pourra retirer ses troupes à Walcheren et établir une solide poche défensive autour de Breskens, comme nous l'avons dit au paragraphe précédent. Dans les jours qui suivent la libération, la situation générale à Anvers était encore confuse. L'ensemble des installations du port était sous contrôle des troupes britanniques et de la Résistance, mais de forts détachements Allemands occupaient encore de manière éparpillée mais certaine toute une zone au nord du canal Albert. Des amis Anversoises ont raconté à l'auteur de ces lignes que certains habitants de Merksem encore en zone allemande prenaient le tram vicinal qui s'arrêtait au pont sauté du canal, passait celui-ci sur la passerelle de l'écluse et embarquait dans le tram de l'autre côté... D'autres forces allemandes se trouvaient encore dans la rive gauche (Linkeroever) Ce ne fut que le 18 septembre que la 2ème division Canadienne vint relever la 11ème division blindée et se mit à nettoyer la zone entre la rive gauche et le canal de Terneuzen avec l'aide de la résistance Hollandaise et la zone nord avec l'aide des Belges. Dès ce moment la situation générale est claire et nette, le front s'est stabilisé, les forces se font solidement face de nouveau et il faudra conquérir de haute lutte la possibilité de navigation sur l'Escaut. En fait ce ne fut qu'à partir du 27 septembre que Monty relança par Eisenhower, lui-même éperonné par l'amiral Ramsay, qui avait toujours proclamé haut et fort que le nettoyage de l'Escaut devait être entamé en toute priorité, et certainement avant de lancer « Market garden », pu consacrer son attention aux plans nécessaires pour cette libération. En bon marin, l'amiral craignait avant tout le répit donné aux forces Allemandes pour renforcer le minage du fleuve et éventuellement des sabotages dans certaines passes étroites pour bloquer les passages.

La digue-chaussée de Walcheren : le Sloedam, voie étroite que les Canadiens devront franchir au prix du sang. Aujourd'hui, la chaussée n'existe plus et Walcheren est devenue une presqu'île reliée à Zuid-Beveland par un isthme large d'une dizaine de kilomètres.



IV – L'Opération « Market Garden »

Nous n'allons pas refaire ici l'histoire bien connue de cette opération destinée à saisir les ponts de Nimègue et d'Arnhem, et surtout pas d'épiloguer sur le bien fondé de cette offensive. Mais on peut considérer que sa mise en route retarda d'une bonne quinzaine au moins le début des opérations destinées à libérer l'embouchure de l'Escaut et permettre l'utilisation de l'énorme potentiel du port d'Anvers. Rappelons qu'Eisenhower est venu prendre en propre le commandement des opérations sur le terrain le 1er septembre et a établi son Q.G. à Granville. C'est donc lui, et non plus Montgomery qui doit donner le feu vert pour cette opération., et ce dernier le relance le 4 septembre pour lui

demander de la lancer. Le Field-Marshal fraîchement promu (3) est convaincu qu'une puissante offensive lancée sur l'axe de la Ruhr pourrait amener la fin du conflit avant la fin de l'année. Mais il devrait pour cela disposer de puissantes forces américaines qui ne seraient plus disponibles pour l'avance vers la Sarre. Les deux hommes se rencontrent le 10 septembre sur le champ d'aviation d'Evere. L'entretien a lieu dans le Dakota personnel d'Eisenhower qui se déplace avec difficulté suite à une grave entorse. Les souvenirs des deux généraux divergent un peu dans leurs souvenirs de la rencontre. Il semble bien, cependant que le commandant en chef a donné son accord pour Market Garden mais en limitant cette avancée à la prise d'une tête de pont à Arnhem tout en insistant sur la nécessité d'une libération rapide de l'Escaut., qui reste une de ses priorités absolues. Les faits sont maintenant bien connus, l'opération échouera en son but final, on peut penser qu'elle a pu détourner un peu l'attention du Field-Marshal de toute l'urgence à mettre en route la libération du grand port.

(3) De ce fait, Bernard Montgomery monte à un grade militaire supérieur à Dwight Eisenhower qui devra attendre sa cinquième étoile jusqu'à l'approche de Noël, mais il n'en reste pas moins subordonné dans la chaîne de commandement du S.H.A.E.F.

V – Les plans d'opération

Il n'est pas possible de détailler les plans et opérations de nettoyage de l'Escaut dans le cadre de cet article qui veut simplement commémorer le souvenir d'une de ses actions violentes et sanglantes qui coûtèrent la vie à de nombre braves et qui aurait peut être pu évitée si ce nettoyage avait été lancé avec plus de célérité...

1 – La conquête de la poche de Breskens, commencée le 4 octobre, donc un mois après la libération de la Métropole. Cette attaque recevant l'appui de l'opération « Switchback » un débarquement pour prendre les défenseurs de flanc.

2 – Prise de Woensdrecht pour « sceller » l'isthme de Zuid-Beveland.

3 – Opération « Vitality I » pour conquérir Zuid Beveland

4 – Opération « Vitality II » appui de flanc pour Vitality I

5 – Opérations « Infatuate I et II » pour conquérir l'île de Walcheren.

Les opérations Vitality devaient s'achever par l'invasion du côté oriental de Walcheren, ce qui impliquait la traversée en force du Sloe. Cette action avait sans doute été sous estimée et n'avait pas eut l'honneur d'un plan préalable ni d'un nom de code et c'est ainsi qu'elle fut improvisée en toute dernière minute. C'était bien entendu l'île de Walcheren qui était la clef de l'Escaut. La Wehrmacht et la Kriegsmarine y avaient construits d'imposantes batteries lourdes qui commandaient la sortie du fleuve et même menaçaient la rive opposée. Le port de Flessingue pouvait abriter des sous-marins nains et des Schnellboote qui, d'une part pouvaient aller attaquer le trafic naval vers Ostende ou Zeebrugge, mais aussi aller augmenter d'une manière encore plus grave l'Escaut entre Walcheren et Anvers. Le commandant naval du S.H.A.E.F. en était particulièrement conscient, et, sans mauvais jeu de mot, tempêtait littéralement pour pousser Montgomery à lancer les opérations. Tous les plans de la marine étaient prêts pour cette action, c'est à dire l'Opération INFATUATE. Mais le lancement de cette opération nécessitait d'empêcher les Allemands d'amener des renforts et de la logistique à l'île de Walcheren. C'est cette opération, confiée largement aux Canadiens par Monty, qui fut baptisée VITALITY. Infatuate devant être lancée à sa bonne fin. Et, à ce moment là, les troupes qui avaient occupé Zuid-Beveland devaient prendre à revers les Allemands de Walcheren et qui devraient faire face aux troupes débarquées par Infatuate. Cette dernière mission dut être fort sous-estimée par le commandement Allié, comme il a été dit plus haut.. Elle ne fut pas codifiée par un nom de code, et ce n'est que bien après la guerre, un historien Anglais la qualifiera d'opération "No name", l'opération sans nom qui deviendra son nom de code officieux dans l'histoire.

Fin de la première partie



L'été 1939 avait été très chaud, et la météo, resplendissante. En cette fin de vacances, les écoliers se préparent à la rentrée des classes, les paysans terminent de faire les foins et le pays s'apprête à fêter le 21ème anniversaire de son indépendance dans quelques mois. Mais le climat politique et diplomatique est loin de ressembler au ciel bleu de Pologne. Depuis quelques semaines, Hitler presse les Polonais de lui ouvrir le corridor de Dantzig, reliant l'Allemagne à la Prusse Orientale et traversant le nord de la Pologne.

Le gouvernement Polonais refuse toujours, ne voulant pas faciliter l'invasion de la Russie. Les polonais ne craignent pas une invasion, ils sont alliés avec la France et l'Angleterre, de plus un traité de non-agression avait été signé avec Hitler en 1934. Mais ils se trompent, et Hitler, exaspéré, n'attend pas que les négociations ne se terminent pour lancer l'assaut.

Les Forces en Présence

Le nombre de divisions d'infanterie de chaque côté se valait en nombre, 39 pour la Pologne et 40 pour l'Allemagne, mais la différence se fit au nombre de chars engagés dans la bataille, ainsi que la quantité, et la qualité, des avions utilisés comme support aérien. La Wehrmacht alignait 14 divisions de Panzer, contre 11 brigades de cavalerie, quasiment toutes à cheval. Les Polonais avaient aussi 900 chars très légers, vieillissants, et de seulement 95 blindés 7TPjw, les seuls qui auraient pu rivaliser avec les Panzer allemands. Quand à la Luftwaffe, elle avait assigné à cette invasion 2000 avions modernes, contre le petit millier d'aéronefs de conception archaïque que possédait la Pologne. Sur les 2500km de frontière séparant les deux pays, les armées du Generaloberst Walter von Brauchitsch ont le choix des chemins pour envahir le pays. Quand à lui, le Maréchal Rydz-Smigly dirigeant les armées polonaises doit contenir l'ennemi le temps que les alliés ripostent.



LE GENERALFELDMARSHAL ERICH VON MANSTEIN (DR)

L'Invasion de la Pologne

Le soir du 31 Août 1939, vers 20h, des SS dirigés par Alfred Naujocks, déguisés en soldats Polonais, organisent une fausse attaque d'une station de radio à Gleiwitz, près de la frontière germano-polonaise. Ils tirent des coups de feu en l'air, laissent des corps de prisonniers polonais sur place, et font tout pour faire croire à un assaut raté des forces polonaises. Hitler a maintenant le justificatif qu'il lui fallait pour déclencher la guerre. Le lendemain, à 4h45 du matin, le cuirassé Schleswig Holstein commence à bombarder Westerplatte avec ses canons de 280mm, la Luftwaffe commence son travail de nettoyage aidée de l'Artillerie pour libérer le passage aux Panzer qui franchissent la frontière vers 6h du matin. Les divisions blindées foncent pour mettre en oeuvre la Blitzkrieg, tactique élaborée par le General der Panzer Truppen Heinz Guderian (lui-même aux commandes du XIX. Armee Korps). La "Guerre Eclair" consiste à laisser partir devant les Panzer Divisionen pouvant parcourir jusqu'à 150km par jour, appuyées par l'aviation, pour qu'elles isolent les troupes ennemies en les prenant en tenaille. Elles éliminent les brigades de cavalerie polonaises et laissent l'infanterie coupée de soutien et de support aux mains du reste des soldats de la Wehrmacht. Malgré la situation catastrophique due à la destruction d'une majeure partie de son aviation au sol, Rydz-Smigly ne s'inquiète pas: il est persuadé de tenir jusqu'à la contre-attaque franco-anglaise.

Celle ci se fait toujours attendre le 5 septembre alors que les Allemands arrivent à Piotrkow. Le 6, la 14ème Armée du General der Infanterie Wilhelm List prend Cracovie. Trois jours plus tard, la 4ème Panzer Division du General Leutnant Georg-Hans Reinhardt (XVIème Corps d'Armée, 10ème Armée) atteint les faubourgs de Varsovie. Le même jour commence une bataille qui continua jusqu'au 18: l'armée polonaise "Poznan" tente de contre-attaquer en voulant franchir la rivière Bzura, mais la 10ème Armée de Von Reichenau leur barre déjà le chemin. Le 11 Septembre, les allemands capturent 60 000 polonais après la bataille de Radom à 100km de Varsovie. Le 12, une victoire polonaise permet de repousser les Allemands au sud de Kutno et de reprendre Lowicz, mais ça ne les empêchent pas d'entrer dans Gdynia, à l'ouest de Dantzig. A la veille du nouvel an juif, le 16 Septembre, la Luftwaffe bombarde le quartier juif de Varsovie. Le 17, les troupes Soviétiques entrent en Pologne sur un front de 128km de large, à la grande stupeur de l'Occident. Le même jour, la cathédrale de Varsovie s'écroule sous le coup des bombardements de l'aviation nazi, en pleine messe. Le lendemain se termine enfin la bataille de la Bzura, en faveur des armées de l'Axe: 170 000 polonais sont capturés. Le 19 Septembre, le Führer visite Dantzig, ville qui a déclaré l'« Anschluss » le 1er septembre, et les armées allemandes et soviétiques font la jonction à Brest-Litovsk. Staline avait lancé ses troupes deux jours plus tôt à travers une campagne quasiment indéfendue. Quasiment toute la Pologne est envahie, soit par les troupes d'Hitler, soit par celles de Staline. L'essentiel des combats sont des escarmouches entre les armées victorieuses et ce qu'il reste des forces polonaises en déroute. Les unités SS commencent les persécutions, les massacres et les déportations dans les villes conquises. Varsovie tient toujours, et tiendra jusqu'au 27 Septembre, date à laquelle le général polonais Juliusz Rommel, qui protégeait la cité avec près de 140 000 hommes, capitule et laisse aux Allemands une ville détruite, ravagée par des journées de bombardement intensif. La Pologne est conquise.

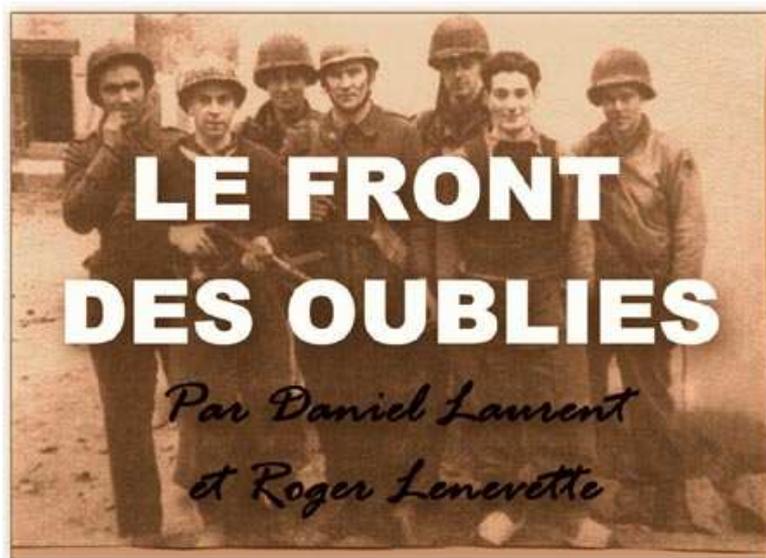
Les Réactions Alliées

Après la guerre, les français et les anglais ont été fortement critiqués sur leur réaction à l'invasion de la Pologne. Beaucoup de gens les ont accusés de passivité, voire même de collaboration. Le 2 Septembre, les crédits de guerre sont votés à Paris, et le 3, l'Angleterre puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne respectivement à 11h et 17h après un ultimatum lancé à Hitler de retirer ses troupes de Pologne. La nouvelle de ces déclarations de guerre déclenche des manifestations de liesse à Varsovie, où des milliers de personnes se présentent devant les ambassades françaises et britanniques pour remercier leurs alliés. L'ordre de mobilisation général est lancé. Le lendemain, un premier raid de la Royal Air Force sur Wilhelmshaven et Brunsbuttel tourne au désastre: sept avions sont abattus. Le paquebot Athenia est coulé par un sous-marin de la Kriegsmarine faisant 112 morts dont 27 américains. Le 5, le Président Roosevelt confirme la neutralité des États-unis. Le Corps

Expéditionnaire Britannique qui se constitue en France se renforce de son treizième et dernier escadron aérien le 9 Septembre. Le même jour, le Canada déclare la guerre à l'Allemagne. La RAF largue des tracts de propagande anti nazis sur les villes allemandes frontalières, tandis que les 4ème et 5ème Armées française franchissent la frontière à Sarrebruck. Selon le Général Gamelin, qui dirige les forces françaises, cet assaut est un test des positions défensives allemandes. Les troupes nazis offrent peu de résistances. Mais la population commence à évacuer Strasbourg. Le 12, un premier conseil de guerre mixte est réuni, et un couvre feu est déclenché sur la France et l'Angleterre. Le 17, c'est déjà le deuxième porte avion britannique qui est endommagé par les U-boote: après l'Ark Royal qui fut seulement légèrement abîmé, le Courageous est coulé. Le 22 septembre un black-out est ordonné en Angleterre. Les troupes alliées ne se sont pas avancés plus loin que quelques kilomètres derrière les frontières avant de s'arrêter et de commencer une guerre de position devant un ennemi très largement inférieur en nombre et qui aurait facilement céder à leurs assauts.

Bilan Humain

Les troupes allemandes sont très satisfaites de la tactique de la Blitzkrieg. Elle leur a offert un pays pour un moindre coût en homme. La Wehrmacht a perdu 10 572 hommes, 30 322 sont blessés et 3 404 sont portés disparus, tandis que les forces polonaises ont font état de 66 000 tués et 133 000 blessés. Le nombre de civils tués est indéterminable, mais les bombardements sur Varsovie auraient fait 25 000 pertes civiles, sans compter les 5 années de persécutions et de déportations qui suivirent. Une intervention alliée plus active aurait-elle permis un recul des armées du Reich ? C'est une question à laquelle l'Histoire n'a pas voulu répondre.



- 1ère partie -

Ce mois-ci, Daniel Laurent nous propose un magnifique article retraçant l'histoire oubliée des poches de résistance en France. Le co-signataire de ce dossier est Roger Lenevette, ancien combattant FFI ayant vécu la libération de la Bretagne avec son groupe de Vieux Vy sur Couesnon (35)

Au début du mois d'août 1944, la Bretagne est libérée... enfin, presque. Les Allemands ont réussi à faire retraiter des troupes sur Lorient et sur Saint Nazaire, les 2 plus importants ports Bretons après Brest. Près de 70,000 hommes de la Heer, de la Kriegsmarine et quelques éléments de la Luftwaffe y resteront jusqu'en mai 1945. Pas de Waffen-SS, ils étaient tous en Normandie. Encerclés et gardés de près comme il se doit. Pas par les forces américaines, ou très peu. Par les Forces Françaises de l'Intérieur, essentiellement.

Et quelles forces ! L'un d'entre eux dira, plus tard : « On peut dire que ces poches allemandes ont été gardées par une armée de jeunes en haillons, crevants de faim et de froid derrière des talus ou dans des marais, mais avec un moral d'acier qui a permis de tenir jusqu'au bout dans un hiver glacial et sans statut militaire, ce qui veut dire que si nous étions pris par les Allemands, nous risquions d'être traités comme terroristes, et donc d'être torturés ou fusillés aussitôt. »

NDLA : Cet homme s'appelle Roger Lenevette, il y était, les habitués du Mag44 et du Forum le connaissent et je suis heureux, voire fier, de pouvoir mettre ma modeste plume au service de ses souvenirs et de ses connaissances pour rendre hommage a ses camarades FFI qui ont passé 9 mois sur le Front des Oubliés.

Cet article comportera 3 parties :

- 1 – La formation des poches**
- 2 – La poche de Lorient**
- 3 – La poche de Saint Nazaire**

Sources : Pour éviter les répétitions, les sources seront citées à la fin de la 3eme partie. Daniel Laurent

LA FORMATION DES « POCHEs » DE LORIENT ET SAINT NAZAIRE

Les Forces Américaines, en arrivant en Bretagne, se méfient un peu de la Résistance Bretonne, d'autant plus que le C.O.M.A.C. en a confié le commandement régional à des officiers F.T.P.F. Le général Omar Bradley, qui a remplacé Montgomery le 29 juillet à la direction générale des opérations, craint que les F.T.P.F ne déclenchent une guerre civile, et ne veut pas leur laisser le soin de nettoyer seuls la péninsule. Au début de juillet, le général Koening a dû promettre que l'insurrection serait contrôlée, et a, dans ce but, le 4 juillet, à Londres, confié au colonel Eon le commandement des FFI des cinq départements Bretons (avec la Loire Inférieure) en lui donnant pour adjoint le colonel Passy et en lui remettant un document signé "Bigot". Le plan "Bigot" prévoyait l'envoi de neuf nouvelles missions Jedburgh et un très important programme de parachutages d'armes et de munitions avant que le colonel Eon lui-même n'arrive sur place avec son état-major (Mission Aloès). Le 27 juillet, il a été décidé à Londres que toutes les unités françaises de Bretagne, y compris le bataillon de Bourgoin, seraient placées sous les ordres du colonel Eon, et celui-ci obtient le 31 que quatre équipes Jedburgh soient envoyées auprès des quatre commandants départementaux des FFI pour assurer la liaison entre eux et lui. Le 2 août, la compagnie de choc "Bretagne" du capitaine Dampierre est parachutée à Guern où elle prend immédiatement contact avec le maquis de Déplante. Le 3 août, à 18 h la B.B.C. lance la phrase "Le Chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros Guirec ?".

Dans la nuit du 4 au 5, la mission "Aloès" est parachutée sur le terrain "Bonaparte" à 15 km au sud de Guingamp, près de Kérien. Trente officiers en tout.

Le 5 août, vers 18 h, le major Broussard, de l'état-major de Patton se présente à Kérien au colonel Eon, et devient auprès de celui-ci l'officier de liaison de l'armée américaine. Rassuré sur l'encadrement et la combativité des résistants, Patton laisse maintenant aux formations des maquis la tâche de nettoyer la Bretagne, avec le soutien de trois divisions de son armée, et il se porte vers l'Est. Conformément à des instructions antérieures de l'OKW, les Allemands se replient sur les trois ports de Brest, Lorient et Saint-Nazaire. Le 3 août après midi, commence un

mouvement de repli général : Tandis que les troupes de la base aérienne de Meucon, le 708ème bataillon de Osttruppen stationné à Surzur et le bataillon de parachutistes de Josselin se mettent en route vers Saint-Nazaire, les autres unités du Morbihan ainsi qu'un certain nombre venant des Côtes du Nord, du Sud Finistère et même de Carhaix, essaient de gagner aux abords de la "Forteresse de Lorient", la ligne de sécurité Quimperlé, Arzano, Plouay, Baud. Du jour au lendemain, les rôles se renversent et les Allemands passent sur la défensive. Le 2 août, alors qu'on se bat aux abords de Rennes, les Allemands qui viennent de rafler la veille plus de soixante containers d'armes, attaquent encore à Moréac la 2ème Compagnie du 4ème bataillon FTP, mais cette fois les Résistants les obligent à décrocher. Les Résistants abattent ici et là des arbres en travers des routes, sectionnent des cables téléphoniques, sabotent des pylônes électriques. A Malansac, l'attaque du dépôt de carburant, dont les quatre gardiens sont tués, permet l'enlèvement de 25 000 litres d'essence. A Pont-Kerlo en Plouay, un groupe de FFI attaque un convoi et tue deux allemands, deux autres périssent dans l'attaque d'un véhicule isolé sur la route de Josselin à Pontivy; deux autres encore sont faits prisonniers à la Trinité-Surzur par la compagnie Ferré du bataillon de Vannes.



Septembre 1944 : Les Douarnenistes sur le front de Lorient.

Debouts de g. à d. : l'adjudant Le Guern , René Ascoët , Yves Pensec (le Frisé) , Jean d'Hervé , Pierre Le Berre , Jean Cornic.
Accroupis : Paul Ouvradou , Robert Gourmelon (Charlot) , Anfré Sylvestre , Auguste Pellaé . (Coll. Michel Mazéas)

L'aviation alliée déploie une intense activité qui surexcite les esprits. A Pontivy elle attaque des camions chargés de munitions et en fait sauter un, mais un avion est abattu et son pilote tué. Dans la fébrilité des veilles de combat, plusieurs collaborateurs notoires sont exécutés à Cléguérec, Silfiac, Sérent, Pleucadeuc. Certains nostalgiques, sous couvert d'articles concernant «l'épuration sauvage » cherchent à les ériger en martyrs. Ceux-la ne l'étaient pas. La justice populaire, durant ces événements tragiques, a sans doute été expéditive, probablement illégale, mais n'a pas toujours été injuste. (Note de Daniel : Ca, c'est du pur Roger, mais, vu de son pas de porte, est très compréhensible) Traqués depuis des semaines, les maquisards dont la plupart ne reçoivent pas de solde, qui doivent souvent se contenter d'une maigre nourriture, qui éprouvent de plus en plus de peine à se cacher, maintenant que les blés sont coupés et même on craignent dans certains secteurs de ne plus pouvoir tenir bien longtemps, contiennent mal leur impatience de se battre. Ils ne disposent pourtant que d'un armement bien insuffisant, et les parachutages se poursuivent dans la nuit du 2 au 3 août, notamment à la Chapelle-Neuve et à Kergroix en Landévant ou les FFI de Mendon accueillent en outre cinq parachutistes. Les Allemands, eux aussi, savent que les blindés ne tarderont guère, ils ne croient plus à la victoire, redoutent la colère des Résistants, et se demandent s'ils pourront se rendre aux Américains, pour bénéficier de leur protection. Le 3 août, les mouvements des troupes déclenchent un peu partout l'action offensive des FFI. Quand est lancé, à 18 h le message « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros Guirec ? », elle a déjà commencé. Le message n'est d'ailleurs généralement pas compris. Les parachutistes qui assurent la liaison radio avec Londres pour la plupart des unités, en ignorent la signification et attendent vainement une autre phrase : " Le manchot n'est pas mort ". Cette négligence du haut commandement empêche que soit entreprise la réalisation méthodique du plan de sabotages qui a été préparé et facilite le repli des Allemands, l'opposition que ceux-ci rencontrent n'étant pas coordonnée.

Le colonel "Morice" envoie certes aux douze bataillons de la Résistance Morbihannaise l'ordre de gêner les déplacements de l'ennemi en évitant les accrochages trop importants. Le 1er bataillon reçoit la mission d'encercler Vannes et de s'opposer à toute tentative allemande de destruction. Avant même que ces ordres ne soient lancés, nombre de sections et de compagnies se sont rassemblées un peu partout, pour ainsi dire spontanément, et ont pris position. Les FFI de Pontivy et une compagnie du 4ème FTPF se portent au devant des convois qui arrivent des Côtes du Nord. A la tête d'une centaine d'hommes, le capitaine Le Berre s'empare de deux camions et de deux voitures du côté de Mür de Bretagne. A Saint-Caradec, la destruction d'une automobile blindée cause la mort de quatre Allemands. Les combats du Pont-Rouge en Saint-Gonnery et de Saint-Maudan, l'attaque d'un camion ennemi aux environs de Marronnière en Crédin, témoignent de la pugnacité des Résistants de la région Pontivyenne. Les 50 Allemands qui minaient le Pont-Rouge ripostent avec énergie à leurs assaillants et malgré leurs pertes tiennent bon jusqu'à ce que l'arrivée de renforts leur permette de rester maître du terrain. Par contre, près de Noyal-Pontivy, une section de la compagnie Bacon tue un officier et fait trente trois prisonniers. A 150 Allemands qui viennent d'évacuer Guémené, une section de "La Marseillaise", pendant trois heures de fusillade, barre la route de Lorient à Kerliono en Lignol. Non loin de là à Poulprio en Persquen, c'est la section locale des FFI qui arrête un convoi, s'empare d'une camionnette et de plusieurs armes automatiques. Dans la région de Lorient les accrochages se multiplient sur les routes qui convergent vers la ville. A trois km de Plouay, sur la route de Caudan, un camion est mis hors de service et ses trois occupants tués. Près de Pont-Scorff, un détachement de Résistants attaque une colonne de trois cent hommes et ne se retire qu'après une vingtaine de minutes de combat.

Entre Landévant et Brandérion, au lieu-dit "Fouille-Poche", c'est un convoi de charrettes réquisitionnées que les FFI bousculent. Le capitaine Jacques de Beaufort veut intercepter dans la nuit du 3 au 4 août, des convois qui venant de Bubry se dirigent soit vers Hennebont soit vers Lorient. La section de Bubry qu'il avait l'intention de se poster en embuscade près de Poul et Groëz, sur la route de Plouay, ne peut aller chercher ses armes dans leur cachette en raison de la surveillance qu'exercent les Allemands. Il décide donc de recruter quelques hommes et d'aller lui-même avec eux à l'endroit prévu. Un groupe de cyclistes ennemis passe se dirigeant vers Plouay à un moment où il est debout dans la clarté de la lune. Une grenade l'abat, ses compagnons s'enfuient. Un convoi survenant, les Allemands le chargent sur un camion et

s'acharnent sur lui. On retrouvera le lendemain matin, son cadavre affreusement ensanglanté à Kerchopine sur la route de Plouay à Lorient Le Nord-Est du Morbihan vit déjà les heures à la foi sanglantes et exaltantes de la Libération. Vers 13 h une colonne américaine se présente à l'entrée du bourg de Mauron sur la route de Gaël. Le feu violent qui l'accueille tue trois soldats et un jeune Parisien de dix sept ans grimpés sur un char par enthousiasme. Les Allemands ne décrochent que trois heures et demie plus tard, après avoir eu 11 tués.



Corvée de béton dans le secteur de Plouharnel afin de renforcer les positions

Au cours de la soirée, les FFI qui les poursuivent dans leur retraite, capturent trente trois prisonniers. A Concoret, les Américains occupent le château de Comper, évacué du matin. Plus à l'Est, la compagnie locale du capitaine Le Tallec, forte de cent quatre vingt hommes qui se sont groupés au village de Pengrain, libère, au prix d'un tué et six blessés, le secteur de Coëtquidan et occupe le camp, causant à l'ennemi, des pertes sérieuses et faisant six cents prisonniers. Un commandant est notamment arrêté alors qu'il s'apprêtait à mettre le feu au magasin de literie. Les Américains arrivés vers 18 h, laissent les Résistants nettoyer les environs et poursuivent leur avance, dépassant Guer puis Carentoir en direction de Redon. A la veille de leur départ, le 3 août, les hitlériens perpétuent de nouveaux crimes. Le FTP Henri Jegat, de Bignan, est extrait de la prison de Locminé et fusillé à Trébimoël en Colpo. Avant de quitter Josselin, les Allemands abattent dans la cour de la clinique Saint-Martin les sept prisonniers qui leur restaient. A Peillac, un Français, en tentant de s'emparer d'une motocyclette rend furieux des soldats qui s'en vont; ils tirent de son côté et abattent cinq personnes, dont un cantonnier qui fauchait l'herbe sur le bord de la route. A Quily, vers 23 h, les allemands surprennent deux résistants, Antoine Guillard et Théophile Geffroy qui partent armés de fusils, pour se rendre à un parachutage. Ils les abattent sur place et en arrêtent deux autres qui ne portent pas d'armes. Ceux-ci conduits le lendemain sur la Lande de Meslan, y sont contraints de creuser leur tombe avec trois autres patriotes. Un bombardement aérien leur sauvera la vie en leur permettant de fuir.

Le 4 août, les mouvements de troupes s'amplifient. Pontivy est évacué. Vers trois ou quatre heures du matin, les portes sont ouvertes aux détenus de l'Ecole Supérieure. Toute la matinée, on entend des explosions. Celles de la poudrière de Kerjalotte allument d'immenses brasiers. Les quatre ponts du Blavet sautent ainsi que celui du chemin de fer. Après midi les FTP du capitaine "Alexandre" arrivant par la route de Malguénac, occupent la butte de Kerjalotte et déclenchent une vive fusillade pour réduire les éléments retranchés dans le faubourg de Verdun et route du Sourn. Les alliés envoient des avions qui, en plusieurs piqués, nettoient rapidement les nids de résistance ennemis. La 18ème compagnie des FFI (capitaine Bacon) entre alors dans la ville, précédant de peu les blindés de l'armée américaine. L'intense activité de guérilla se traduit par de très nombreux accrochages. On s'empare d'un camion allemand sur la route Gourin en Plouray. Les sections de FFI de Lignol et Guéméné bloquent un convoi à Ploërdut, s'emparent de deux camions et d'un canon anti-char. Dans l'après-midi, près de Pont-Tanguy en Meslan, les FFI du Faouët attaquent un convoi d'une cinquantaine de véhicules. Les Allemands tirent de tous côtés, et après dix minutes de combat, les patriotes, qui ont détruits deux camions, se replient, tandis que leurs adversaires mettent le feu à une maison avant de reprendre la route. Plusieurs sections du 7ème bataillon attaquent des colonnes qui descendent sur Lorient et font quelques prisonniers. Dans la région de Pontivy, les FFI du capitaine Le Berre livrent de brefs combats à Kerbigot en Saint-Connec (Côtes du Nord), et au Poteau en Kergrist pour s'emparer de véhicules ennemis et d'armes. Au Roduel en Neulliac, la même compagnie attaque et disperse un autre convoi. Une section de la compagnie de Locminé, postée au carrefour de Sainte-Brigitte en Naizin échange des coups de feu avec une colonne hippomobile de l'importance d'une compagnie qui se replie de Rohan sur Lorient. Des éléments de la 2ème compagnie du 4ème FTP détruisent des camions sur la route de Pontivy à Josselin et capturent plusieurs ennemis..

Près de l'étang de Kervinien en Rubry, un groupe du 1er FTP attaque une voiture allemande et tue trois de ses occupants. D'autres convois sont également attaqués dans la région de Questembert, sur la route de Vannes à Redon, et sur les petites routes adjacentes. La compagnie de Guer harcèle les Allemands qui se retirent vers Marzan et les accrochera le 5 à Péaule. De nombreux avions mitraillent en outre les troupes ennemies qui, de diverses provenances se dirigent vers la Roche Bernard, donc pour y former la " Poche de Saint Nazaire ". Les Allemands ont reçu l'ordre de procéder à des destructions étendues. Ceux de Josselin mettent le feu aux réserves de munition, incendie un de leur cantonnement et font sauter une arche du pont de Sainte-Croix. Dans la soirée une escadrille intervient sur les landes de Meslan et transforme leur retraite en déroute. A Rohan ils mettent le feu à la féculerie. A Peillac ils détruisent le pont métallique sur l'Oust et tous les ponts à Malestroit. Dans la presqu'île de Ruys ils font sauter tous les forts de la côte et incendient l'école de Penvins. A Elven ils mettent le feu à un de leur camion citerne tombé en panne incendiant ainsi deux immeubles. Parfois, comme à Locminé ou au Faouët, ils n'ont pas le temps de détruire quoi que ce soit. Quelques petites unités décident de mettre bas les armes. Les 200 Géorgiens laissés en arrière garde dans la presqu'île de Ruys massacrent les gradés allemands pour se rendre. A la Gacilly un officier capitule avec ses hommes sans combat et livre à la compagnie du capitaine Montfort tout un important matériel intact



Décembre 1944 sur le front de la poche de Lorient

Le 3 août, les Allemands brûlent leurs archives et commencent d'évacuer Vannes vers 20 heures pour se diriger vers La Roche-Bernard avec un cortège invraisemblable de véhicules les plus divers (dont une roulotte de nomade). Le 4 août, à 3 h du matin le Feldkommandant quitte Vannes. A l'aube les dernières troupes allemandes incendient divers immeubles, les casernes, l'arsenal, l'usine Douaud et un peu plus tard les baraquements du parc du château de Meudon ainsi que le grand séminaire. A 10 heures, l'évacuation est terminée. A Vannes le 4 août 1944 . Devant la Préfecture, les pompiers foulent au pied des pancartes de signalisation allemande .Ce même 4 août, le commandant Hervé a reçu l'ordre de Bourgoin qui dirige les opérations militaires du Morbihan de "Marcher" sur Vannes. Comme son bataillon n'est soutenu, ni sur sa gauche, où, militairement parlant, c'est le vide, ni sur la droite où le bataillon d'Auray n'est pas encore armé convenablement ni entièrement rassemblé, Hervé décide de rentrer en ville et de se battre sur les lisières extérieures. Ses ordres sont diffusés vers 15 h. La compagnie de commandement du capitaine Le Frapper, venant de Locmiquel s'avancera par la route de Plescop; le capitaine Gougoud qui tient la région d'Elven avec la 1ère compagnie arrivera par la route de Rennes et la 2ème compagnie du capitaine Ferré, concentrée près de Kerbiquet, à 2 km au sud de la Trinité-Surzur, gagnera le chef-lieu par la R.N. 165. Quant à la 3ème compagnie, que commande le capitaine L'Hermier, aux alentours de Pluvigner, elle devra, en couverture, prendre position à l'ouest de Grand-Champ. Une colonne allemande, forte d'environ cent cinquante hommes, venant de Monterblanc et se dirigeant vers Redon tente de forcer le passage d'Elven alors même que la section locale s'y rassemble. Après quatre heures de combats, les Allemands sont dispersés par le feu de deux avions alliés et refluent sur le bois voisin de Kerlo en emportant une dizaine de morts.

Au début de la nuit, deux autres colonnes allemandes groupant cette fois 1 100 hommes, tentent à leur tour de traverser Elven. Une section de la 1ère compagnie les harcèle mais ne peut les arrêter. Elles passent et se dirigent vers Redon, non sans avoir tué deux civils. Pendant ce temps la 3ème compagnie prend position, la 2ème se regroupe vers le château de Meudon, non loin de Bohalgo. Son mouvement est terminé le 5 vers 7 h . A 8 h le commandant Hervé place deux groupes de combat sur les routes d'Auray et de Saint-Anne, puis entre dans la ville à la tête de son état-major et de la compagnie de commandement, drapeau déployé, puis se rend près du nouveau préfet, Onfroy. Il a donné rendez vous à 10 h aux deux autres compagnies au Collège Jules Simon, mais il apprend qu'elles sont engagées vers Saint-Avé et le Polygone et qu'une forte colonne de camions ennemis descend de Plescop sur Vannes. La compagnie de commandement va prendre position à la sortie de la ville pour barrer les routes de Sainte-Anne et d'Auray. A Saint-Avé, la 1ère compagnie a attaqué vers 8 h des détachements motorisés qui voulaient rejoindre la route de Redon (La Poche de Saint-Nazaire) sans passer par Vannes. Elle les arrête pendant trois quarts d'heure au prix d'un seul blessé. Elle met une dizaine d'hommes hors de combat et s'empare d'un camion. Les derniers allemands qui traversent le bourg abattent au passage trois civils. Déjà la 1ère compagnie se porte vers le Polygone où elle disperse une colonne légère, et la 2ème compagnie accourt à la rescousse, tuant cinq allemands et en capturant quelques autres. L'ennemi essaie de déborder vers Le Bondon. Des civils se présentent pour prêter main forte. On en arme une trentaine avec des fusils fournis par la gendarmerie, et ils vont sur la route de Sainte Anne renforcer la compagnie de commandement qui se bat maintenant au pont de Kerluherne et au Bondon.

Les 5 ou 6 000 allemands qui ont rôdé toute la matinée autour de Vannes, cherchant à reprendre la ville pour rétablir la liaison entre les troupes de la région de Saint Nazaire et celles de la région Lorientaise, diminuent leur pression en début d'après midi, mais tout danger n'est pas écarté. "Hervé" répartit son bataillon aux diverses portes de la ville. Vers 19 h , alors que se termine la première séance du Comité Départemental de Libération, une douzaine de chars Shermann font leur apparition dans Vannes en liesse, puis se replient à mi chemin d'Elven. Cependant des Américains patrouilleront en ville avec des FFI jusqu'au matin. Une mission de liaison interalliée constituée quelques jours plus tôt. Prend contact à la préfecture et étudie la situation locale. Un fort détachement allemand pourvu d'artillerie a été signalé à l'est d'Auray. Le 6 août au matin, à 6 h , l'ennemi attaque à nouveau la compagnie de commandement. Le colonel allemand Borst a reçu l'ordre de reprendre Vannes. Il dispose de deux bataillons. Cette fois les Allemands mettent des canons de campagne et des canons anti-chars en position à l'angle des routes d'Auray et d'Arradon et tentent de déborder les FFI vers le sud. A 8 h "Hervé demande le secours des blindés américains. Ceux-ci des Shermann de moyen tonnage, au nombre de dix-sept entrent en action vers midi sur la route d'Auray tandis que dix-sept autres vont surveiller la route de Meucon où une autre formation ennemie a été signalée.



Visite du front de la poche de Saint-Nazaire par le général Chomel commandant de la 25ème D.I.

A 15 h 30 , le combat s'achève : 75 camions, autocars, et autres véhicules allemands ainsi que de nombreux canons ont été détruits. Selon des documents allemands, l'un des deux bataillons allemands a été pratiquement anéanti. Seulement quatre officiers et une trentaine d'hommes auraient réussi à rejoindre Lorient. L'autre bataillon a perdu 4 officiers, un médecin et environ 350 sous officiers et hommes de troupes. . D'autres rescapés se cacheront dans les bois et se rendront dans les jours suivants aux patrouilles FFI. Pour assurer à Vannes une double protection en cas de nouvelle menace, le général américain Wood placera des blindés dès le lendemain sur une ligne Baden-Plescop-Meucon, tandis que le 1er bataillon s'installera tout autour de la ville. L'Est sera couvert par la 5ème compagnie qui tient la presqu'île de Ruys, la section de Muzillac et la section d'Arradon. A 20 h , le général Wood fait appeler "Hervé" à la préfecture. Il lui demande un guide pour marcher sur Lorient le lendemain matin. "Hervé" se propose lui même, dans l'espoir d'être le premier des FFI à y entrer. Les villes de l'Est du Département connaissent en même temps que Vannes les joies et les craintes d'une Libération qu'endeuillent ici et là les crimes de la soldatesque allemande ou russe. Plusieurs points de passage des unités qui se replient vers les futures "Poches" sont le théâtre d'événements sanglants. La volonté allemande de tenter le rétablissement d'une liaison permanente entre Lorient et Saint-Nazaire conduit l'ennemi à maintenir ouverte la traversée d'Auray. Le 4 août, des Allemands mettent un canon en batterie sur la Place de la République. A 14 h 30 les habitants d'Auray constatent que les Allemands ont disparu, pavoisent et manifestent leur joie. Vers 22 h , deux colonnes fortes de 30 à 40 camions chacune y arrivent avec canons anti-chars, mitrailleuses, grenades. Tout autour, dans la région, ce ne sera que viols, pillages, crimes, incendies, prises d'otages, tels les sanglants événements de sainte-Anne-d'Auray. De nombreux accrochages avec les FFI auront lieu, jusqu'au passage de la colonne Américaine qui se dirige vers Lorient et que guide "Hervé" le 7 août 1944. La colonne est bloquée à Hennebont par des ponts détruits et un tir de barrage d'artillerie ennemi.

C'est à l'automne 1942 que les Allemands ont commencé la construction d'une ligne de fortifications autour de Lorient sur une longueur de 24 km. Sur 600 ouvrages projetés, 400 étaient achevés (auxquels il faut ajouter une centaine de petits ouvrages pour canons et armes de toutes sortes) lorsqu'ils cessèrent les travaux en mai 1944. Les éléments ennemis qui se replient éprouvent beaucoup de difficultés pour atteindre la forteresse, lorsqu'ils sont trop peu nombreux pour résister aux attaques surprises des FFI. Tandis que diverses unités se replient vers Lorient, le commandement allemand redistribue les troupes sur les positions qu'il se propose de tenir. Le 6 août, la "Poche de Lorient" reste encore assez mal délimitée. Ce dimanche 6 août, le commandant Mailloux tente d'obtenir de l'amiral Matthiac la reddition de Lorient. A 11 h il obtient comme réponse que c'est le général Fahrmbacher qui commande désormais à Lorient Il en informe immédiatement le général Wood qui intervient aussitôt en rédigeant une lettre reprenant les mêmes arguments mais sous une forme plus sèche. Réponse des Allemands : "Nous avons reçu l'ordre de résister". A 19 h 50, vingt-cinq "Liberators" attaquent la base de Kéroman sur laquelle ils lâchent des bombes de six tonnes. Le 7 août, la colonne américaine apprenant à Hennebont par les FFI que l'ennemi vient de faire sauter les ponts qui sont devant eux, il est décidé de passer par Lochrist. Deux adolescents se proposent pour montrer la route. Un civil indique les emplacements de six canons allemands que le colonel américain veut aussitôt détruire. A ce moment, il est à peu près 10 h , tombent sur la place de l'église les premiers obus tirés de Lorient et par les 203 de Groix. Brusquement s'abat sur le centre de la ville une pluie d'obus percutants, fusants et incendiaires qui ne cessera qu'après 16 h. Une vingtaine d'habitants tués, 180 blessés. Les sinistrés se réfugieront dans les communes voisines. Quand à 16 h "Hervé" dit adieu au colonel américain pour rentrer à Vannes, Hennebont est en flammes. En outre plus d'une centaine de projectiles ont fait 5 morts et 15 blessés sur Languidic, 6 morts sur Branderion..

De Lochrist le "Combat Command A" du colonel Bruce C. Clarke se dirige d'abord vers Hennebont rive droite où l'artillerie l'empêche de s'établir, puis vers Caudan qu'il traverse à 18 h 30 se dirigeant vers Lanester. Il sera bloqué par un intense tir de barrage qui va se prolonger toute la nuit et frapper également la population, rassemblée après avoir fêté les Américains. Le "Combat Command B" venu de Ploërmel par Baud et Languidic arrive à Pont-Scorff au matin du 7 août et s'engage sur la route de Lorient. Des FFI de la compagnie locale oeuvrant sous la couverture de deux chars vont ouvrir le feu sur certaines maisons, d'où s'échappent des allemands? Quelques uns sont tués à coup de fusils, une trentaine sont faits prisonniers. Les FFI du capitaine Reglain (3ème compagnie, 7ème bataillon) fouillent les bois de la rive droite du Scorff. Vers midi deux volontaires se présentent pour conduire des américains en reconnaissance sur la route d'Hennebont. Louis Rémond conduit la voiture et l'espagnol Garcia, portière ouverte est prêt à sauter en cas d'alerte. Les Américains suivent à quelque distance. En face de l'étang de Kersalo, un Allemand lève les bras. La voiture s'arrête, Garcia descend et le désarme. A ce moment surgissent environ 200 ennemis qui criblent la voiture de balles. Rémond est tué. Garcia plonge dans l'étang, passe sous le pont pour échapper aux balles et restent deux heures

cachés sans que les allemands qui ont jeté des grenades au jugé dans l'étang l'ai repéré. Ensuite les Allemands font sauter leur dépôt de munitions de Kersalo et se replient sur Lorient. Garcia peut alors sortir et rentrer à Pont-Scorff à pied. Le général Draggers, qui commande les blindés installe son PC au sud du Château de Kerusseaux.

Les véhicules du "Combat Command B" viennent d'entrer dans deux champs à droite de la route, près de l'endroit où le petit train traverse celle-ci, lorsque les premiers obus sifflent. Pendant deux heures L'état major et l'infanterie du 51ème R.I. sont cloués sur place par le tir très précis d'une batterie allemande en position à Loustoir-Plam, près de Lann-Bihoué. Le tir est réglé par un officier et un sergent du haut d'un observatoire installé au château de Bivière qu'on finit par découvrir, et ils sont tués près de leur téléphone. Vingt hommes de la 4ème D.B. sont morts et 85 sont blessés. 5 half-tracks, 6 jeeps, 2 camions et 2 voitures blindées sont détruits. La voiture radio ayant été mise hors d'usage, la liaison avec le général Patton (alors à Rennes) est coupée pour deux jours. Impossible d'obtenir l'aide de l'aviation. Pour le capitaine Kenneth Koyen de la 4ème D.B: " La preuve était faite que Lorient était bien défendue et bien garnie d'hommes. L'armée allemande et les forces navales étaient supérieures en nombre aux hommes des blindés dans la proportion de 5 à 1. Des fossés anti-tanks, des champs de mines, la flak, les défenses côtières, les pièces de marine protégeaient la ville d'un cercle d'acier. On estimait que 500 pièces de campagne garnissaient la base de sous-marins, et d'énormes réserves de munitions leur permettaient de résister pendant des mois... ". Quelques chars cependant ont traversé Quéven et s'avance vers Lorient. Vers 17 h 30 ils sont à Beg-Runio en Quéven, à 200 mètres de la voie ferrée lorsque survient un train. Un obus bloque la locomotive, des balles incendiaires mettent le feu à un wagon. Or dans ce wagon sont enfermés 33 otages arrêtés lors de l'attaque de la Kommandantur de Rosporden. Avec beaucoup de difficultés ils arrivent à faire sauter le cadenas et s'enfuient. Les Allemands du train tirent sur les fuyards et sur les Américains. 9 otages sont tués et sept blessés, les 17 autres ont gagné la liberté.



Sur une chenillette prise aux Allemands sur le front de Saint-Nazaire, quelques uns des rares hommes de la 25ème D.I en uniforme.

Les chars reprennent leur marche et approche du "Perroquet Vert". Devant Kerléty, le feu d'une unité de D.C.A. les arrête et détruit trois chars dont les carcasses rouilleront sur place pendant plusieurs années. Les autres font demi-tour. Impressionné par une puissance de feu qui s'est manifestée avec une efficacité redoutable, le général Draggers évacue Quéven et se replie sur une ligne solide, le ruisseau de Kersusseaux. Le lendemain matin 8 août des blindés du "Combat Command A" guidés par des FFI paraissent tenter une progression vers Lanester. Venant des abords de Caudan, ils se dirigent vers le Scorff et anéantissent à Manéhullec la batterie de DCA "Hambourg" de 128 mm, une des plus puissantes de la forteresse de Lorient. Mais bientôt ils essuient un tir d'artillerie qui met un char hors d'usage. Ils restent sur place. Le 9 ils se retireront après un bref combat et à 18 h , un officier américain informe le commandant Mailloux que les troupes alliées se replient au nord de Caudan. Après l'avance rapide et déployée en éventail de la 4ème D.B. , le général Wood ne souhaite pas immobiliser ou même perdre devant Lorient les précieux chars qui doivent lui permettre de reprendre sans tarder l'offensive vers le Centre de la France. Dès le 10 août, ayant reçu du carburant, il ne garde que le C.C. B sur le front de la "Poche" et envoie le C.C. A sur Nantes. Le 12 , interrogé par Branges de Civria il déclare : " qu'il ne dispose que d'engins blindés, et que les chars ne sont pas faits pour prendre les villes ". Le 14 il quitte Vannes pour installer son PC en Anjou à une douzaine de km de Pouancé. Il a définitivement confié aux FFI le soin de contenir l'ennemi dans les "Poches de Lorient et de Saint-Nazaire).

Au cours des journées des 7 et 8 août, la population d'Hennebont a manifesté son enthousiasme et sa joie à l'arrivée des Américains, et leur a volontiers apporté son aide. Furieux les Allemands recourent une fois de plus au terrorisme et laissent des soldats ivres piller, incendier, massacrer des civils sans défense. La partie d'Hennebont non libérée vit des heures affreuses. En trois jours (les 7, 8 et 9) la soldatesque allemande tue de façon ignoble et sauvage. La plupart des soldats portent des lunettes noires et sont armés de mitraillettes. Ils arrêtent les gens sans raisons, les font mettre en rang, et les tirent à la mitraillette. Ils jettent des grenades dans les abris. Ils mettent le feu aux récoltes. Ils poussent l'abjection jusqu'à détrousser leurs victimes, 31 civils seront lâchement assassinés dans la partie d'Hennebont restée au pouvoir des Allemands sans compter les autres crimes tout aussi dénués de motifs parmi les habitants de Lanester, Caudan, Quéven et Guidel. A tous ces assassinats, s'ajoutent de nombreux autres commis sans témoins. a l'autre bout du département, à Marzan, les troupes qui se replient sur ce qui va devenir la "Poche de Saint-Nazaire" se livrent à de pareilles exactions. Ils assassinent, pillent et incendient sans explications. Le 6 août, les éléments avancés franco-américains, venant de Muzillac ont atteint la contrée avoisinant la Vilaine, mais n'étant pas en nombre suffisant, ces éléments se sont retirés à une dizaine de km. Constatant ce fait les Allemands établissent une solide tête de pont, sur la rive droite de la rivière, au pont même de la Roche-Bernard : Occupation de fortins ainsi que de nombreuses tranchées et installation de mitrailleuses.

Le lendemain matin, Américains et Allemands se battent aux abords du bourg de Marzan. Les Allemands se précipitent dans les villages et tirent sur toutes personnes qui bougent sans motif. Après avoir évacué Pénestin, les Allemands y sont revenus le 5 et ils tiennent toute la rive gauche de la Vilaine. Dans la nuit du 11 au 12 , une de leurs patrouilles pénètre dans Muzillac jusqu'à la Place de la Mairie. Pendant une semaine, ils pillent et saccagent tout dans la région. Dans la matinée du 15 août, au cours d'un violent orage, la foudre met à feu les mines du pont de la Roche-Bernard. Celui-ci s'effondre. Après la destruction du pont de la Roche-Bernard, le détachement Allemand qui tenait la tête de

pont de Marzan et d'Arzal se retire sur la rive gauche. Désormais limitée au Nord par la Vilaine, la "Poche de Saint-Nazaire s'étend sur près de 2 000 km². Solidement établis d'un côté de la Loire, les Allemands interdisent aux alliés l'usage du port libéré de Nantes comme du port de Saint-Nazaire resté entre leurs mains. A partir du 3 août, un certain nombre d'unités allemandes en retraite convergent vers Saint-Nazaire. Parmi elles figurent un bataillon de parachutistes stationné à Josselin, des unités de DCA de Rennes et de Vannes, la garnison de Rennes, un bataillon de Géorgiens et l'état-major de la 265 ID. Le 5 août, ce regroupement est achevé. Les Allemands s'organisent de manière à empêcher aux alliés, l'usage de l'estuaire de la Loire et des ports de Nantes et de Saint-Nazaire. Le 10 août, le général Wood lance son CCA vers Nantes. Les chars parcourent sans encombre les 155 km séparant Hennebont de Nantes, se contentant de longer le canal de Nantes à Brest sans se préoccuper de la côte.



Une pièce d'artillerie d'origine allemande (un pack 40 de 75 mm) capturée par les FFI ; son utilisation n'était possible que grâce au système D

Le 11 août, les chars arrivent dans la banlieue de Nantes, où ils relèvent un bataillon de la 5^{ème} D.I. US. Puis le 12 août, la ville, en partie occupée par les FFI tombe sans combat. Comme dans les environs de Lorient, la progression est ensuite stoppée. Les Allemands tiennent une zone limitée au nord par la Vilaine jusqu'à Rieux, à l'ouest par le canal de Brest à Nantes puis par une ligne Bouvron-Marville-Cordenais, rive droite de la Loire et sur la rive gauche de la Loire par une ligne Frossay-Chaivé-Le Clion-Pornic. Tout autour de cette poche contre laquelle les forces américaines ne tentent rien, des bataillons de F.F.I. prennent place. Ce sont eux qui vont mener un siège qui, comme à Lorient durera neuf mois... Si les Américains réussissent le tour de force de conquérir la Bretagne en une dizaine de jours (contre les 25 prévus dans les plans initiaux), les Allemands de leur côté remplissent les objectifs qu'ils s'étaient fixés.

Les unités du XXV. AK. Hormis la 266 ID pratiquement entièrement capturée, sont parvenus à se retirer vers les forteresses en bon ordre et en évitant toujours le contact avec les avant-gardes américaines. Mettant à profit les hésitations du commandement américain, et le retard pris par le général Wood avec ses troupes de la 4^{ème} DB, les chefs allemands ont réussi à créer dans la péninsule bretonne quatre abcès de fixation : Saint-Malo, Brest, Lorient et Saint-Nazaire. En effet, contrairement aux instructions qui lui ordonnaient de faire route vers le sud-ouest, avec pour objectif Quiberon, le général Wood donne l'ordre à ses deux Combats Commands de contourner Rennes par l'ouest, afin de positionner sa division au sud de Rennes de manière à ce qu'elle puisse s'élancer vers l'est en direction de Châteaubriant, Angers, Chartres, c'est à dire à l'opposé des plans prévus.

Le 3 août 1944, dans la soirée, le C.C. A est à Bain de Bretagne (32 km au sud de Rennes) et le C.C. B est à Derval (53 km au sud de Rennes). Dans la soirée, le général Wood qui ne doute de rien, demande qu'on lui donne comme objectif Angers ! Cette initiative est peu goûtée à l'état-major de la 3^{ème} armée qui le rappelle à l'ordre le 4 août par un télégramme incisif signé du général Gaffey, chef d'état major de Patton.. Il lui est ordonné de faire demi-tour immédiatement et de reprendre ses objectifs initiaux. La division, à court d'essence ne peut repartir aussitôt. Le 5 août, le C.C. A finit par quitter Bain de Bretagne vers 14 h pour arriver à 21 h à Vannes en partie libérée par les FFI, Elle doit faire face en soirée à une contre-offensive allemande dont l'objectif est la reprise de Vannes. Après l'échec de son ultimatum à l'amiral Matthiae demandant la reddition de Lorient, Wood reprend sa progression, s'empare d'Auray, puis se dirige vers Hennebont où il est bloqué par les défenseurs de Lorient. Pendant ce temps, le C.C. B quitte Châteaubriant où il est arrivé le 4 août, et reprend sa marche en faisant un large crochet au nord ouest de Redon suivant un axe Ploërmel-Baud via Malestroit. Le 7 août au matin, les éléments de tête de la C.C. B arrivent aux lisières de la forteresse de Lorient. A 19 h 30 ses chars sont à Pont-Scorff et à Caudan où ils sont immédiatement pris à partie par les canons de Lorient. Plus de 24 heures ont donc été perdues. Pendant ce temps, profitant de cette aubaine, les unités allemandes ont pu se replier sur Saint-Nazaire et sur Lorient et organiser rapidement la défense de ces deux forteresses, dont ils resteront maîtres pendant encore neuf mois.

Fin de la première partie